



Romans québécois Page D 3

Essais Page D 4

Jacques Bellefroid Page D 6

Nathalie Grimard Page D 7

ARTS VISUELS



LIVRES



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

ENQUÊTE

Bouts de chandelles

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

À côté des tables de livres thématiques montées pour souligner le Mois des Noirs ou la Saint-Valentin, plusieurs grandes étagères de la bibliothèque de l'école secondaire Saint-Luc sont vides. Dans une petite pièce adjacente, le directeur de l'école, Jean Morin, a empilé certains livres, donnés par lui-même et sa femme, ou par d'autres employés de l'école, dans le cadre de la collecte entreprise par la Commission scolaire de Montréal, il y a quelques semaines. Dans la pile, on trouve des romans, du Arlette Cousture ou du Noël Audet, du Jules Verne ou du Amin Maalouf. On privilégie les livres récents, les romans que les étudiants seront tentés d'ouvrir.

La bibliothèque de l'école Saint-Luc n'est sans doute ni mieux ni pire que la plupart de celles des écoles secondaires de la CSDM. En fait, le budget annuel qui y est consacré à l'achat de livres, les subventions ponctuelles du ministère de la Culture et celles de l'Éducation y compris, est de quelque 20 000 \$ par année, pour une population de 1600 élèves. C'est plus que la norme de quelque 10 \$ par élève par année, fixée par la CSDM. Pourtant, là comme ailleurs, les besoins en livres sont importants. Et déjà, l'an prochain, la subvention ponctuelle du ministère de la Culture, accordée dans le cadre de la politique de la lecture, arrive à sa fin.

Depuis quelques semaines, la Commission scolaire de Montréal a lancé un appel à tous, demandant au public de donner des livres pour renflouer les bibliothèques scolaires du réseau. Le cri d'alarme donne des indices sur l'état du réseau. À la Commission scolaire de Montréal seulement, les bibliothèques des écoles primaires, quand il y en a, sont animées par des bénévoles, parents ou amis, qui donnent volontairement de leur temps pour ranger, étiqueter, classer les stocks de livres. Dans certaines écoles primaires, particulièrement celles qui sont bondées d'élèves, on ne trouve même pas de local de bibliothèque. Les livres sont alors répartis dans diverses salles de classe, sans que l'on sache toujours vraiment ce qui est disponible dans la classe du voisin. L'achat de livres, ainsi que l'état du local qui leur est réservé, dépend en grande partie de la volonté de chaque direction d'école. En fait, disent les experts, le réseau des bibliothèques scolaires de l'ensemble du Québec est en piteux état.

Au moment de lancer cette collecte à la CSDM, son promoteur, Robert Cadotte, président de la commission pédagogique, avait transmis le message suivant: «Nous ne voulons pas de vos livres ennuyeux et désuets, mais des livres qui vous sont les plus chers. Nous voulons les livres dont vous avez raffolé ou les livres que vos enfants ont tellement aimés qu'ils ont continué à les lire en cachette, même après le couvre-feu parental», disait-il.

La pauvreté des bibliothèques scolaires, ajoutait le commissaire, correspond au degré de priorité accordé à la lecture dans la société québécoise. En fait, depuis 1974, croit-il, année où l'on a laissé tomber certaines dispositions du rapport Parent, la bibliothèque a cessé d'être le poumon de l'école.

Par un étrange concours de circonstances, depuis un peu plus d'une semaine, le mot d'ordre de la lecture est lancé à l'école Saint-Luc. Et chaque jour, après que la cloche a sonné la fin du lunch, tout le personnel de l'école et chacun des quelque 1600 étudiants doivent prendre un livre pour se lancer dans un quinze minutes de lecture.

VOIR PAGE D 2: ENQUÊTE

Ralph Petty, *Breaking The News*, 1997

Nancy Huston



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Entre la dinde de la Thanksgiving et une blague sur les blondes, Nancy Huston a parfois tendance à se prendre pour Dieu.

CHRISTIAN RIOUX

À début du grand repas de la Thanksgiving, alors qu'il réunit ses amis dans sa grande maison du New Hampshire, Sean Farrell pose une question à ses invités: «Quel mot faudrait-il exclure de la conversation pendant cette soirée?»

En rencontrant Nancy Huston au Café français de la place de la Bastille, je n'ai pas pu me retenir de lui demander quel mot elle souhaitait ne pas prononcer durant cette entrevue. Le mot qui déplaît le plus ces jours-ci à l'écrivaine albertaine immigrée depuis 25 ans à Paris est «ambitieux». Depuis la parution de son dernier roman, *Dolce agonia*, une brique de 500 pages publiée chez Leméac et Actes Sud, l'écrivaine ne peut plus le voir en peinture. «Ça m'énervé, c'est le mot que j'entends le plus souvent au sujet du livre. Je trouve ça blessant. Il implique que j'ai voulu faire des choses difficiles et que, finalement, je n'ai pas réussi.»

Heureusement, la langue française ne manque pas de synonymes. Car le mot est difficile à éviter lorsqu'on se prend pour Dieu. Un dieu qui fait d'abord mourir un à un ses personnages et qui les laisse ensuite se débattre comme des diables dans l'eau bénite.

Dolce agonia ressemble à ces thrillers qui n'en sont pas vraiment puisque la fin est annoncée dès le commencement. Comme dans un épisode de *Columbo*, le spectateur se transforme en voyeur ne cherchant non plus le coupable mais les petits détails qui mènent à l'hécatombe finale. Car on meurt beaucoup dans *Dolce agonia*. Ce peut être d'un cancer ou en sautant dans le vide, dans un incendie ou l'écrasement d'un avion.

Nancy Huston s'est attelée à ce roman vers 1991. Elle

voulait décrire le milieu qui aurait été le sien si elle n'avait jamais choisi Paris au lieu de New York, où elle a étudié et enseigné plusieurs années. Elle avait alors écrit 300 pages mais n'en avait gardé qu'une petite partie qui est ensuite devenue *La Virevolte* (Actes Sud/Leméac, 1994). Les habitués retrouveront donc des personnages connus. En particulier son alter ego, Sean Farrell, dont Sylvain Lelièvre a dit un jour qu'il était le plus beau personnage secondaire d'un roman.

«En 1991, je n'avais pas la maturité pour écrire ce livre. C'est l'idée de Dieu qui m'a permis d'aller jusqu'au bout. En relisant le début de la *Genèse*, j'ai découvert que Dieu était un artiste et qu'il devait recommencer sans arrêt. Il crée la lumière le quatrième jour. Comment peut-on être au quatrième jour si le Soleil et la Lune n'existent pas? Il lui a fallu du temps pour séparer la lumière des ténèbres, comme un écrivain qui recommence sans cesse. Ça m'a plu d'imaginer Dieu en train de nous regarder, comme l'écrivain regarde ses personnages avec l'impression qu'ils sont libres.»

L'ancienne élève de Roland Barthes ne dédaigne pas non plus les clin d'œil. Clin d'œil à Alain Robe-Grillet qui décréta un jour la mort du narrateur-dieu. Si Dieu n'existe plus, il faut au moins laisser la place vacante, disait Romain Gary, pour lequel Nancy Huston garde une immense tendresse: elle dit toujours «mon cher Romain Gary».

Écrit d'abord en anglais avant d'être traduit par l'auteure, *Dolce agonia* est ce qu'on pourrait appeler un roman de l'hémisphère droit. Dans son livre précédent, *Nord perdu*, Nancy Huston avait longuement expliqué que le français était pour elle la langue étrangère, apprise, celle de la rationalité et donc de l'hémisphère gauche, alors que l'anglais était celle de l'émotion, de l'enfance et de la partie droite du cerveau.

VOIR PAGE D 2: HUSTON



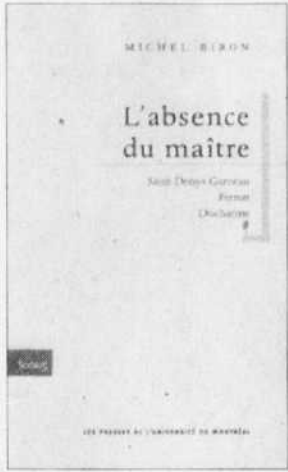
Jean-Antoine Caravolas
HISTOIRE DE LA DIDACTIQUE DES LANGUES AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

Précis et anthologie thématique
Cet ouvrage de référence, qui comprend un précis et une anthologie thématique, traite du siècle cosmopolite par excellence, où la didactique des langues a connu un important regain d'intérêt.

Coéd. Gunter Narr Verlag
570 pages • 39,95 \$

Michel Biron
L'ABSENCE DU MAÎTRE

Saint-Denis Garneau, Ferron, Ducharme
À partir d'une lecture de Saint-Denis Garneau, Ferron et Ducharme, cet essai propose une réflexion générale sur la modernité québécoise, qui a tendance à voir la littérature comme « commencement perpétuel » plutôt que comme rupture.



Coll. Socius
324 pages • 29,95 \$



Sous la direction de Pierre Popovic et Érik Vigneault
LES DÉRÈGLEMENTS DE L'ART

Les études de ce livre arpentent les chemins de la déviance littéraire, de 1715 à 1914, en s'interrogeant sur ce qui fonde la légitimité culturelle — une question qui s'avère d'une plus grande complexité que ce qu'on croirait.

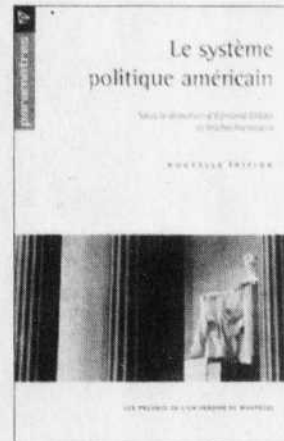
270 pages • 24,95 \$

Sociologie et sociétés
volume 32, numéro 2
LES PROMESSES DU CYBERESPACE

Ce numéro thématique présente une perspective sociologique et critique sur les enjeux des nouvelles formes de communication et sur les promesses que suscitent ces dernières.



240 pages • 22 \$



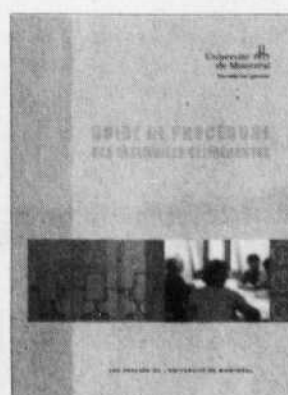
Sous la direction d'Edmond Orban et Michel Fortmann
LE SYSTÈME POLITIQUE AMÉRICAIN

Le système politique des États-Unis demeure, à bien des égards, unique. Des experts reconnus des études américaines expliquent ici son fonctionnement dans ses multiples dimensions.

448 pages • 34,95 \$

GUIDE DE PROCÉDURE DES ASSEMBLÉES DÉLIBÉRANTES

Ce livre simple et pratique comprend une centaine de règles de procédure, regroupées selon la chronologie même d'une séance d'assemblée. Un guide indispensable à l'exercice du droit d'expression dans les assemblées les plus diverses.



80 pages • 14,95 \$

LIVRES ENQUÊTE

Jusqu'à 70 % des ressources documentaires d'une bibliothèque mériteraient d'être élaguées



ARCHIVES LE DEVOIR

Ce qui est très en demande dans les bibliothèques scolaires, ce sont les livres sur les mammifères, les encyclopédies que l'on peut emprunter, les contes modernes, les romans.

cas d'une jeune fille, qui découvrirait sa Turquie d'origine à travers les lignes de *Bibitsa ou l'étrange voyage de Clara Vic*, de Christiane Duchesne.

Selon Guy Angers, qui a procédé à l'élagage de nombreuses bibliothèques scolaires, le fonds d'une bibliothèque scolaire doit en premier lieu coller au programme enseigné dans les écoles. Au cours d'évaluations menées dans différentes écoles primaires et secondaires de la province, il constatait que jusqu'à 70 % des ressources documentaires d'une bibliothèque méritaient d'être élaguées. Certaines bibliothèques publiques, par exemple, ont hérité de fonds entiers provenant de Grands Séminaires. Ces fonds, qui s'adressaient à des étudiants en théologie, ne sont pas adaptés à la clientèle moderne. « Il peut arriver que,

sur une bibliothèque de 25 000 titres, on trouve 5000 ouvrages à caractère religieux », dit M. Angers. En 1989, le rapport de Gilles Bouchard sur les bibliothèques scolaires, intitulé *Plus que jamais*, s'est contenté de recommander un élagage d'environ 30 % des fonds de bibliothèques scolaires d'écoles secondaires.

Ce qui veut dire, en termes statistiques, poursuit M. Angers, qu'on peut maintenir un ratio livres-élève intéressant, mais sans offrir des livres de qualité. On se souvient qu'on offrait encore à lire aux jeunes un livre annonçant le premier voyage sur la Lune, des années après que des hommes en sont revenus. Et les livres, particulièrement ceux qui sont constamment manipulés par des gens différents, demandent en plus à être régulièrement entretenus.

À l'école primaire Saint-François-Solano, dans l'est de Montréal, c'est une bénévole, orthopédagogue à la retraite, qui consacre une journée par semaine à l'entretien de la bibliothèque. Pour la remerciement, la direction de l'école a donné son nom au local qui l'abrite, et qui s'appelle donc la bibliothèque Andree-Gagnon. Le directeur de l'école, Conrad Belleau, affirme investir au moins 5000 \$ par année dans l'achat de livres pour les enfants. La décoration de la salle a été conçue gratuitement par une ancienne élève de l'école, aujourd'hui professionnelle du design. Au haut des étagères, des livres sur Brahms, sur les oiseaux migrateurs ou sur le Kenya attendent preneurs.

Selon Robert Cadotte, les effectifs des bibliothèques de la commission scolaire ont commencé à décliner dès 1974, date à laquelle les budgets qui leur étaient destinés ont pu être utilisés à d'autres fins par les écoles, notamment pour l'achat de manuels scolaires. On sait que, dans la majorité des écoles protestantes, le dossier des bibliothèques a été beaucoup mieux suivi que chez les catholiques. Question de tradition, souligne M. Angers. La bibliothèque scolaire fait en effet intrinsèquement partie de la culture anglophone.

Aujourd'hui, la réforme scolaire amorcée par Québec suggère que l'on pousse les élèves à faire eux-mêmes leurs recherches scolaires plutôt que de suivre le programme à l'aide d'un manuel. Il leur faudra chercher ailleurs les réponses à leurs questions, les éléments de leur recherche. Chercher des informations, d'accord! Mais sans livres, où les cherchera-t-on?

HUSTON

Plus Nancy Huston approche de la cinquantaine, plus elle est scandalisée par la façon dont les vieux sont exclus du monde

SUITE DE LA PAGE D 1

Cette langue, elle l'a redécouverte à 33 ans, lorsqu'elle fut terrassée par une maladie neurologique qui lui paralysa les jambes pendant quelques mois. C'est là que Nancy Huston s'est remise à écrire en anglais. « Mon corps venait de me dire que mes racines étaient gelées. C'est ce que j'en ai déduit. »

Depuis, elle se passionne pour tout ce qui touche au cerveau. Celui de l'enfant, en pleine expansion, comme celui des malades atteints de la maladie d'Alzheimer qui suivent le chemin inverse. Dans sa forme même, *Dolce agonia* est une sorte d'éloge à cette étonnante machine à penser qu'est le cerveau humain.

« C'est inouï! Nous pensons, faisons des réflexions, revoyons des scènes de notre enfance en même temps que notre conversation se poursuit. Et nous échangeons quand même quelque chose entre nous. Je voulais faire l'éloge de notre cerveau, capable de gérer simultanément des millions de données et d'enregistrer des centaines de détails. Le plus difficile a été de décrire ce bordel sans écrire un bordel. »

Faut-il s'étonner que l'Alzheimer soit la maladie de notre époque? Chaque fois que Nancy Huston remet les pieds en Amérique, elle est frappée par la perte de mémoire. « En France, il y a parfois un excès de mémoire. Mais pas en Amérique, où la culture du clip vous interdit d'être seul avec vos pensées et de faire une seule chose à la fois. La mémoire des ordinateurs n'est pas sélective, donc ce n'est pas une mémoire. Avoir une mémoire, c'est faire des choix et exclure les neuf dixièmes de ce qu'on a vécu. »

La vitesse, c'est aussi la disparition du plaisir, dit, dans un certain passage, Derek, professeur de philosophie qui laisse son père mourir seul pour ne pas rater une conférence sur « l'indifférence aux lieux et aux êtres. »

Mais Nancy Huston ne flotte pas que dans les hautes sphères de la philosophie. Saviez-vous qu'elle raffole des blagues sur les blondes? Oui, ces blagues misogynes qu'on se raconte dans les relais routiers. La voilà d'ailleurs qui me sort la dernière: « Une blonde entre dans la bibliothèque pour demander un hamburger et un Coke. On lui dit de baisser le ton. N'a-t-elle pas compris qu'elle était dans une bibliothèque? La pauvre redemande aussitôt un hamburger et un Coke... à voix basse. »

Dans *Dolce agonia*, l'écrivaine féministe semble avoir pris plaisir à distribuer les principaux rôles à des hommes. Le livre décrit minutieusement les petits détails de la libido et du désir masculins. Nancy Huston s'en prend même à ces travers féminins « in-

supportables », comme cette manie d'aider et de tout ranger, ces attitudes protectrices qu'elle ne peut réprimer chez elle avec ses propres enfants.

Nancy Huston a beau se travestir en homme, elle ne parvient pourtant jamais à oublier totalement la maternité. Dans *Dolce agonia*, elle décrit l'accouchement comme un « plaisir érotique insupportable ». Faut-il s'étonner qu'elle ait publié son premier roman quelques mois avant de tomber enceinte de son premier enfant? Si elle n'était pas devenue mère, dit-elle, elle aurait continué à écrire des essais théoriques.

« Je ne choisis pas de parler de la maternité dans chaque livre. Je n'y peux rien. Être mère, c'est entrer dans la vie matérielle comme écrire un roman. Dans les deux cas, il faut accepter la mort, la saleté, l'imperfection; on quitte le monde des idées. L'enfant vous plonge dans l'inattendu. C'est totalement imprévisible, comme un roman. Ce qui est incompatible avec la fiction, ce n'est pas les enfants, c'est les idées. Trop de certitudes, trop de convictions. »

Sous ses airs délicats, l'auteure ne craint pas de raconter le délire érotique de deux héroïnomanes aussi bien que les violents collectifs de la guerre du Vietnam. S'il y a eu tant de viol en Vietnam, c'est qu'elle a dû croiser dans la rue d'anciens G.I. qui y ont participé, dit-elle. « Mais on a déjà oublié le Vietnam... » Encore la mémoire!

Plus Nancy Huston approche de la cinquantaine, plus elle est scandalisée par la façon dont les vieux sont exclus du monde. Sa plus proche amie aura 91 ans cet été. Elle est allée aux Pays-Bas avec elle et ira bientôt à Saint-Pétersbourg. « À 47 ans, on a déjà vécu des choses et on n'est pas trop dégingué. Je me suis dit qu'il fallait écrire ce livre avant de perdre la mémoire. C'est quand même... ambitieux. »

Nancy Huston a prononcé le mot en baissant les yeux, sans y faire attention. Il est sorti tout seul. Ce n'est pourtant pas un défaut que d'avoir de l'ambition.

DOLCE AGONIA

Nancy Huston
Actes Sud/Leméac
Arles-Montréal, 2001, 500 pages

De Nancy Huston vient aussi de paraître un album de photographies sur la naissance: *Visages de l'aube*, texte de Nancy Huston et photographies de Valérie Winckler, Actes Sud/Leméac, Arles-Montréal, 2001, 92 pages. Aussi, un disque: *Pérégrinations Goldberg*, livre-disque, extraits des Variations Goldberg lus par Nancy Huston sur une musique de Freddy Eichelberger et Michel Godard, Editions Naïve, Paris, 2001.

GROUPES Renaud-Bray

PALMARÈS HEBDOMADAIRE selon les ventes de nos 24 succursales Du 28 février au 6 mars 2001

1 PSYCHO.	Cessez d'être gentil, soyez vrai !	8 T. D'Ansembourg	L'Homme
2 JEUNESSE	Harry Potter et la coupe de feu, t. 4	15 Joanne K. Rowling	Gallimard
3 ROMAN Q.	Gabrielle	14 Marie Laferge	Boréal
4 PSYCHO.	La synergologie	42 Philippe Turchet	L'Homme
5 POLAR	L'argent du monde, t. 1	1 Jean-J. Pelletier	Allre
6 POLAR	Opération Hadès	2 Ludlum & Lynds	Grasset
7 ROMAN Q.	Un dimanche à la piscine à Kigali	19 G. Courtemanche	Boréal
8 BIOGRAPHE	L'adversaire	59 Emmanuel Carrère	P.O.L.
9 RÉCIT	On ne peut pas être heureux tout le temps	5 Françoise Giroud	Fayard
10 ROMAN	99 francs	24 F. Belgbeder	Grasset
11 ROMAN Q.	Un parfum de cèdre	22 A.-M. MacDonald	Flammarion Oc.
12 CUISINE	Sushis faciles	40 Collectif	Marabout
13 ROMAN	La musique d'une vie	4 André Makine	Seuil
14 HUMOUR	Les chrétienneries	22 Pascal Beausoleil	Intouchables
15 POLAR	Les rivières pourpres	161 Jean-C. Grangé	Albin Michel
16 GESTION	EVEvolution	2 Faith Popcorn	L'Homme
17 B.D.	Album Spirou n° 257	2 Tome & Janry	Dupuis
18 ESSAI Q.	Du pipi, du gaspillage et sept autres lieux communs	2 Bouchard & Arcand	Boréal
19 JEUNESSE	Je t'aimerais toujours	790 Munsch & McGraw	Firefly
20 HUMOUR	Journal d'un TI-Mé	17 Claude Meunier	Laméac
21 PSYCHO.	À chacun sa mission	65 J. Monbourquette	Novalis
22 ROMAN	Harry Potter à l'école des sorciers, t. 1	66 Joanne K. Rowling	Gallimard
23 ESSAI Q.	La simplicité volontaire	154 Serge Mongeau	Écosociété
24 ROMAN	La sieste assassinée	2 Philippe Delerm	Gallimard
25 PRATIQUE	Le guide de l'auto 2001	22 Duval & Duquet	L'Homme
26 JEUNESSE	Chansons drôles, chansons folles (Livre & DC)	25 Henriette Major	Fides
27 CUISINE	Encore des pinardises	21 Daniel Pinard	Boréal
28 BIOGRAPHE	Gainsbourg	6 Gilles Verlant	Albin Michel
29 ESSAI Q.	15 février 1839 - Lettres d'un patriote condamné à mort	6 Chevalier De Lorimier	Comeau & Nadeau éd.
30 ROMAN	Là où la vie l'appelle	1 Barbara T. Bradford	Albin Michel
31 GUIDE	Gîtes et auberges du passant au Québec 2001	2 Collectif	Ulysse
32 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous	175 I. Nazare-Aga	L'Homme
33 ROMAN	Et si c'était vrai...	58 Marc Lévy	R. Laffont
34 ÉROTISME	Rougir de plus belle	6 Marie Gray	Guy Saint-Jean
35 POLAR	Hannibal	58 Thomas Harris	Albin Michel
36 PSYCHO.	Les cinq blessures qui empêchent d'être soi-même	29 Lisa Bourbeau	E.T.C.
37 BIOGRAPHE	J'ai choisi la vie	17 Andrée Boucher	Libre Express.
38 ROMAN	Stupeur et tremblements	78 Amélie Nothomb	Albin Michel
39 ROMAN can.	Pilgrim	6 Timothy Findley	Séparé à plumes
40 ROMAN Q.	Nicolas de Cues	4 Jean Bédard	Hexagone

Livres -format poche

1 JEUNESSE	Harry Potter : t. 1, 2 et 3	64 Joanne K. Rowling	Folio junior
2 SPIRITU.	L'art du bonheur	16 Dalai-Lama	J'ai lu
3 ROMAN	La montagne de l'âme - Prix Nobel de littérature -	54 Gao Xingjian	de l'Aube
4 ROMAN	Geisha	43 Arthur Golden	Livre de poche
5 JEUNESSE	À la croisée des mondes, t. 1 - Les royaumes du Nord	44 Philip Pullman	Folio junior

♥ : Coup de cœur RB ■ : 1^{er} semaine sur notre liste N.B. : Les dictionnaires et les titres à l'étude sont exclus

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

Pour commander à distance ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

Au nord, le salut

LE COUREUR DE FROID

Jean Désy
XYZ, collection «Romanichels»
Montréal, 2001, 102 pagesNUNAVIK,
CARNETS DE L'UNGAVATextes de Jean Désy
et photographies d'Alain Parent
Les Heures bleues
Montréal, 2000, 126 pages

Il y a un si fort désir d'identification à l'indianité dans

Le Coureur de froid qu'il aurait presque pu porter le sous-titre de «roman inuit», comme l'*Agaguk* d'Yves Thériault avait été désigné «roman esquimau». Chez Désy, nous sommes également conviés à parcourir le Grand Nord, à en ressentir l'âpre beauté. Mais Julien, son héros-narrateur, lui, est un Blanc en brouille avec son passé et sa culture «suidistes», cette part de lui-même qu'il a reniée au profit de l'autre, l'authentique, qu'il découvre là-bas. Fuir au loin pour mieux se retrouver, cela réussit parfois.

Jean Désy est médecin, mais il a également fait des études en lettres et en philosophie. Amoureux lui-même des grands espaces, friand d'expéditions, il a exercé sa pratique sur la Côte-Nord pendant quelque temps, parcouru le Nouveau-Québec, traversé l'Atlantique Nord en voilier. Ces expériences, il les a racontées dans des livres parus aux Éditions du Loup de Goultière. Qu'il s'agisse de carnets de voyages, de poèmes ou de romans, l'homme est présent dans l'œuvre, transposé sans doute, mais tout entier dans ses convictions. Et lorsque Jean Désy s'est rendu dans le Grand Nord, c'a été le coup de foudre: il en est devenu le chantre, avec la part de parti pris absolu que cela suppose. Il a connu là, comme le Julien du *Coureur de froid*, un ravissement, un éblouissement qui ne l'ont plus quitté.

Le roman de Désy s'annonce sans histoire: «Je vivais dans un village inuit et j'étais heureux», note Julien au tout début. Le médecin a quitté allégrement une pratique sans âme dans les dispensaires bondés du Sud. L'homme a fui une vie banlieusarde qui lui pesait; sa femme a brusquement décidé de leur rupture pour des raisons que nous ne connaissons pas. Sa seule tristesse, c'est d'avoir laissé là-bas une partie de lui-même: sa fille de sept ans, la joie de sa vie, qu'il ne voit plus que de loin en loin.

Dans le Nord, même la médecine, qu'il pratique quelque temps, est plus humaine. Tout, ici, le comble. Le lieu nourrit son âme et met son corps à l'épreuve. Il s'y sent renaître et y trouve, au jour le jour, un sens à la vie. L'endroit est suffisamment vaste pour que son passé et sa culture «suidistes», cette part de lui-même qu'il a reniée au profit de l'autre, l'authentique, qu'il découvre là-bas. Fuir au loin pour mieux se retrouver, cela réussit parfois.

Jean Désy est médecin, mais il a également fait des études en lettres et en philosophie. Amoureux lui-même des grands espaces, friand d'expéditions, il a exercé sa pratique sur la Côte-Nord pendant quelque temps, parcouru le Nouveau-Québec, traversé l'Atlantique Nord en voilier. Ces expériences, il les a racontées dans des livres parus aux Éditions du Loup de Goultière. Qu'il s'agisse de carnets de voyages, de poèmes ou de romans, l'homme est présent dans l'œuvre, transposé sans doute, mais tout entier dans ses convictions. Et lorsque Jean Désy s'est rendu dans le Grand Nord, c'a été le coup de foudre: il en est devenu le chantre, avec la part de parti pris absolu que cela suppose. Il a connu là, comme le Julien du *Coureur de froid*, un ravissement, un éblouissement qui ne l'ont plus quitté.

Deuxième coup de foudre: Julien tombe amoureux d'une autochtone, Eva, son «embellie», dont il va dire les charmes avec des accents élégiaques. Mais elle veut un enfant de lui. Alors, «quelque chose a explosé» dans la tête de Julien: il lui faut partir, il doit revoir sa petite Marie. Il entreprend alors une longue expédition en solitaire du nord au sud

à travers les étendues glacées, en motoneige d'abord, puis à pied. Julien devient un coureur du froid au cours de ce voyage initiatique, où il affrontera les éléments. Son corps connaît la douleur des blessures, la faim et la soif. Il doit puiser dans ses dernières énergies alors que l'esprit, lui, s'active fiévreusement, s'égare dans des rêves ou des hallucinations. Des souvenirs refluent, il entend des voix. Il prie et chante. Ce qui lui arrive, il lui semble en avoir eu le pressentiment il y a très longtemps déjà. Cela devait arriver: c'est l'accomplissement de son destin.

C'est alors qu'il est devenu chasseur, pêcheur et nomade que sa vie, dans sa précarité même, toute voisine de la mort, prend tout son sens. C'est d'ailleurs elle, la mort, qu'il s'agit d'apprivoiser: celle du gibier, des caribous ou des truites, à laquelle le chasseur «donne sens» en échange du don de leur vie; celles, violentes, ratées ou belles, de certains de ses patients; enfin, la sienne propre, «ma maîtresse», note-t-il, qu'il frôle avec un mélange de frayeur et de fascination.

Nonobstant la présence hallucinante du décor, l'aventure du personnage de Désy, on le voit bien, est avant tout intérieure. Le but même de son expédition



s'estompe parfois: c'est le voyage même qui compte, alors que le corps et l'esprit sont en mouvement. Voyage qui demeurera inachevé, mais cela importe peu: la quête, elle, est accomplie.

Curieux personnage que ce Blanc qui se veut Inuit, cet homme qui se jette dans le péril comme par défi et dont l'imaginaire n'est pas exempt de naïveté: il affectionne notamment Saint-Exupéry, s'imaginer en grand explorateur et se compare même... au capitaine Haddock! Il aurait l'âme d'un grand enfant, d'un adolescent sensible et parfois fantasque, ou, si on préfère, d'un homme qui a peine à se maintenir dans son âge, plus à l'aise dans les amitiés masculines qu'avec les femmes. Elles lui sont des partenaires de passage, et sa fille adorée, une copine avec qui il prend plaisir à se chamailler.

Le personnage du roman de Jean Désy est un homme-enfant dont la quête prend parfois des allures de jeu. Inquiet, sensible, cruel au besoin, il peut également être narcissique: «C'est moi que je célèbre, c'est moi que je chante», lance-t-il dans un hymne improvisé à la Terre. Mais il y a chez lui, qui fera plaisir à lire, un refus de la stabilité et de la raison raisonnée.

Par ailleurs, dans le très bel album qu'est *Nunavik. Carnets de l'Ungava*, Jean Désy a tout loisir de dire son attachement absolu au Grand Nord, sur un ton très libre, porté par un souffle poétique. Les photos en noir et blanc ou en couleurs d'Alain Parent, qui est lui aussi médecin, donnent à voir la toundra sous tous ses angles. En panorama ou en gros plans: pierres, lichen, neige, lagopèdes et caribous, visages d'Inuits jeunes et vieux. Désy chante ici ce désert du Nord et dit autrement, par petites touches, son désir de fusion avec la toundra. Là où il se sent exister comme nulle part ailleurs.

robert.chartrand5
@sympatico.ca

DOCUMENT

Saint-Denys Garneau en peinture

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Les poèmes du recueil *Regards et jeux dans l'espace*, paru en 1937, lui ont valu a posteriori d'être consacré par certains premiers poètes modernes du Québec. Saint-Denys Garneau, on le sait, est mort prématurément, à Sainte-Catherine-de-Fossambault, là même où il avait passé ses étés à lire et à peindre, en compagnie notamment de sa cousine, la très célèbre écrivaine Anne Hébert.

Tourmenté, le poète trouvait aussi dans la peinture un moyen louable d'expression. Tout au long de sa courte vie, le peintre est cependant resté privé, et sa collection d'œuvres est sans titre, sans date, et sans signature.

Du mois de janvier au mois d'avril 2000, le Musée d'art de Joliette a pris l'initiative de présenter la collection de peintures du poète. L'événement a donné lieu à la publication d'un petit catalogue, aux Éditions du Boreal, en collaboration avec le Musée d'art de Joliette, intitulé *L'Univers de Saint-Denys Garneau, le peintre, le critique*. Car Saint-Denys Garneau était aussi un critique d'art respecté.

Évidemment, on ne retrouvera pas, dans ses toiles sans prétention, la force esthétique qui fait la renommée du poète, bien qu'une toile, par exemple, évoque une *Liseuse*. «Même si son journal et ses

lettres contiennent d'abondantes références à ses activités de peintre, Saint-Denys Garneau n'expose ses tableaux que trois fois et seuls quelques tableaux, dispersés dans des collections privées, sont connus avant 1993», écrit France Gascon, directrice du Musée d'art de Joliette. Saint-Denys Garneau ne cher-

chait pas la reconnaissance du public en tant que peintre. Déjà, il avait tenté de reprendre ses poèmes des étagères des librairies après avoir essayé quelques mauvaises critiques. Il avait trouvé dans ces critiques «la confirmation de son propre jugement destructeur», avait expliqué Anne Hébert.

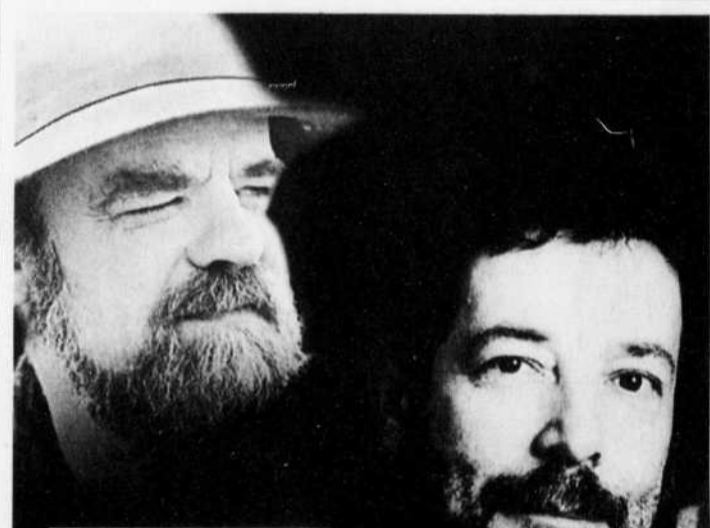
Le catalogue rassemble aussi des œuvres de peintre que Saint-Denys Garneau avait commentées, «ce qui permet de reconstituer de manière globale les grandes orientations qui le guidaient dans ses choix esthétiques». Mme Gascon fait l'éloge d'un Saint-Denys Garneau «grand amoureux de l'art du paysage», qui tente aussi de développer un espace «de liberté et d'expérimentation qui pointe vers les décennies à venir».

L'UNIVERS DE SAINT-DENYS GARNEAU

LE PEINTRE, LE CRITIQUE

France Gascon
Boreal/Musée d'art de Joliette
Montréal, 2001, 112 pages

Sans titre
(La liseuse) de
Saint-Denys Garneau



Serge Bouchard-Bernard Arcand

DU PIPI,
DU GASPILLAGE

et sept autres lieux communs

Boreal

DU PIPI, DU
GASPILLAGE
et sept autres
lieux communsSERGE BOUCHARD
BERNARD ARCAND

Qu'est-ce donc qui rapproche le pipi, le scotch tape, la pelouse, la photo, le gaspillage? Ce sont des lieux communs, qui donnent l'occasion au duo Bouchard-Arcand de se livrer à une exploration de nous-mêmes, pleine d'intelligence, de détours et de surprises.

228 pages • 22,50 \$

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION
« PAPIERS COLLÉS »

Quinze lieux communs

De nouveaux lieux communs

Du pâté chinois, du baseball et autres lieux communs

De la fin du mâle, de l'emballage et autres lieux communs

Des pompiers, de l'accent français et autres lieux communs



Boreal

www.editionsboreal.qc.ca

Victor-Lévy Beaulieu

Jos
Connaisseur

TYPO II
ROMAN

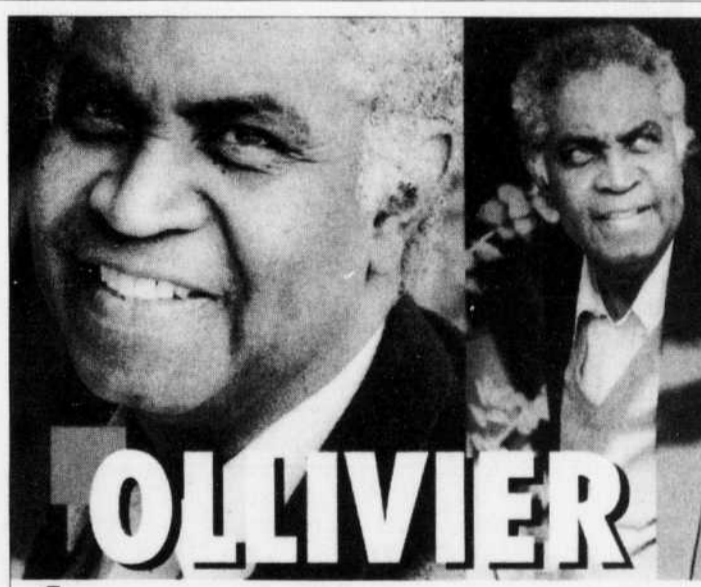
roman
14,95 \$

Après *Race de monde*,
le deuxième volet
de la saga des
Beauchemin enfin
disponible en
format de poche.

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

TYPO II
www.edtypo.com

La passion de la littérature

ÉMILE
OLLIVIERRegarde,
regarde les lions

roman

Toute l'œuvre
d'Émile Ollivier évoque
avec une verve truculente et
singulière un univers où la
réalité la plus crue côtoie le
fantastique et où l'exil
devient ce point de non-retour
que seuls acclimatent la
poésie, la mémoire et le rêve.

ALBIN MICHEL

www.albin-michel.fr

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

En avant la grande musique!

LA VIE MUSICALE AU QUÉBEC
ART LYRIQUE, MUSIQUE CLASSIQUE ET CONTEMPORAINE
Odette Vincent
Les Éditions IQR/ Les Presses de l'Université Laval
Sainte-Foy, 2000, 160 pages

L'histoire de la musique classique (ou grande, sérieuse) au Québec est très peu connue du grand public, même si quelques ouvrages, souvent spécialisés, lui ont été consacrés. *La Vie musicale au Québec*, de l'historienne Odette Vincent, permettra à tous ceux que ce domaine intéresse de le découvrir avec aisance et plaisir. Admirable petite synthèse menée avec allant, cet ouvrage vient en effet combler un vide en nous offrant une somme impressionnante d'informations essentielles vulgarisées avec brio.

De 1608 à 1868, le Québec doit se contenter du statut de colonie musicale. De la France, d'abord, qui importe ici sa riche musique profane (Lully, Rameau) dans les milieux nobles et sa musique liturgique (cantique et plain-chant) en terre de mission amérindienne et dans nos églises. Peu enclin aux débordements esthétiques qu'il craint, le clergé

veille à l'austérité musicale et M^{re} Laval semonce même les ursulines, en 1661, «pour leur interprétation chargée d'émotion des chants religieux». Rien n'y fera, le style profane finira quand même par inspirer les chœurs de paroisse. Colonie musicale de l'Angleterre, ensuite, qui introduira ici son modèle de la fanfare. En art lyrique, peu de mouvement à signaler, sinon les audaces froidement accueillies du compositeur Joseph Quesnel.

Présentée par Odette Vincent comme une période de transition pleine de bouillonnements et de velléités mais dominée par l'amateurisme, l'époque 1868-1914 conserve une «vision utilitaire et fonctionnelle de la musique» qui s'exprime dans l'art féminin et d'agrément qu'est la musique de salon et dans sa conception du musicien comme amateur public.

L'État n'intervient pas dans le champ musical, le mécénat est quasi inexistant et l'enseignement est peu accessible et mal organisé. Quelques pionniers, néanmoins, s'activent courageusement. Conférencier, pédagogue, musicien et compositeur, Guillaume Couture travaille à répandre la culture musicale à Montréal, tout comme Ernest Lavigne. En composition, Calixa Lavallée et Alexis Contant font

figure de précurseurs. En art lyrique, quelques grandes voix canadiennes, dont Emma Lajeunesse et Éva Gauthier, deux femmes au parcours passionnant, parviennent, presque par miracle, à s'imposer sur la scène internationale.

De 1914 à 1954, le paysage se modifie radicalement. En voie de professionnalisation et d'accession à la modernité, la grande musique québécoise est poussée sur le devant de la scène par de fortes figures d'ici qui travaillent d'arrache-pied pour la faire connaître et cultiver le goût du public.

Wilfrid Pelletier, à la tête de la Société des concerts symphoniques de Montréal, Gilles Lefebvre, qui fonde les Jeunesses musicales du Canada, Claude Champagne, qui met sur pied le «premier véritable conservatoire de musique laïc, public et gratuit» sous Godbout, trouvent en Radio-Canada, radio et télé, un allié de première classe. *Les Variétés lyriques* de Goulet et Daunais connaissent leur heure de gloire et on assiste à l'émergence de nos premiers grands chanteurs: Raul Jobin, Léopold Simoneau et Louis Quilico.

Nos compatriotes s'inscrivent dorénavant dans les ligues majeures. Autour de la revue *Le Nigog* et du critique Léo-Paul Morin, des débats sont lancés au sujet du concept de modernité et de la pertinence de contribuer à la création d'une identité musicale canadienne. La querelle littéraire qui oppose les régionalistes aux exotiques devient, dans le champ musical, une discussion entre les nationaux et les universels.

Éclatement des tendances

«Compositeur présériel [...] influencé par le romantisme de Wagner et le monde sonore de Debussy», l'énigmatique Rodolphe Mathieu y fait figure de véritable novateur, tout comme Jean Papi-neau-Couture (mort en 2000) dont les œuvres tentent «une synthèse du néoclassicisme et de la rythmique de Stravinski». Il est bien fini le temps de la musique comme art d'agrément pour les petites mères bourgeoises.

À partir de 1954 et jusqu'à aujourd'hui, on assiste à un éclatement des tendances et à une consolidation de l'organisation de la vie musicale au Québec. L'état subventionnaire change le décor, l'enseignement se démocratise avec les écoles publiques et les camps d'été accessibles, les orchestres de qualité et les formations en tous genres se multiplient, et les festivals et les concerts assurent une meilleure diffusion d'un art considéré comme élitiste.

1954, c'est la date du premier concert qui présente au public québécois des œuvres contemporaines: Messiaen, Webern, Boulez, Morel, Tremblay, Garant. Sous l'influence du grand compositeur français Olivier Messiaen, les Québécois Serge Garant et Gilles Tremblay s'inscrivent dans une mouvance qui révolutionne la conception de la composition en privilégiant «une esthétique de la sonorité» inspirée par une forme de «structuralisme musical».

D'autres, comme Jacques Hétu et André Prévost (mort en 2001), travaillent plutôt dans le sens d'une «tonalité élargie». Tous furent élèves de Messiaen à Paris.

En musique électroacoustique, «issue d'un renouvellement de la pensée musicale axé sur le matériau et la représentation et sur la technologie moderne», ce sont des femmes qui tiennent le haut du pavé: Micheline Coulombe Saint-Marcoux, Marcelle Deschênes et Gisèle Ricard.

L'espace sonore québécois est devenu pluriel, «il n'y a plus un type unique de musique contemporaine». Attaché à la mélodie, Claude Vivier, par exemple, n'en reste pas moins un compositeur expérimental et l'historienne parle de la création de son *Lonely Child*, en 1979-80, comme d'une «date repère marquant les débuts de la postmodernité musicale». Pendant ce temps, des musiciens plus traditionnels (Anne Lauber, Raymond Daveluy, François Dompierre) persistent à créer «une musique classique» d'aujourd'hui et contestent ce qu'ils perçoivent comme «la prédominance de la musique d'avant-garde».

Débat récurrent, la question de la «québecitude» de notre musique occupe les milieux de la musique contemporaine, qui tranchent de plus en plus en faveur d'une approche universelle novatrice, comme chez Serge Garant, qui «affirmait n'avoir jamais essayé d'être québécois dans sa musique, même s'il admettait que la musique d'ici avait une respiration particulière».

Rafraîchissante, cette petite histoire de notre vie musicale s'avère donc une introduction plus qu'efficace. Odette Vincent y défriche avec soin une terre peu fréquentée et son travail donne le goût d'entendre tous ces airs et sons dont elle parle avec enthousiasme et respect. Ne nous reste plus qu'à ouvrir nos oreilles à ces richesses que nous avons trop souvent la faiblesse de méconnaître.

louiscornellier@parroinfo.net

POÉSIE

Improvisations à partir de sa propre vérité

RÉVERIES

Jean-Pierre Issenhuth
Le Boréal, coll. «Papiers collés»
Montréal, 2001, 265 pages

DAVID CANTIN

Jean-Pierre Issenhuth publie peu, sauf qu'à chaque fois on a droit à un livre exceptionnel. On se souviendra des poèmes d'*Entretien d'un autre temps*, paru à L'Hexagone au début de la décennie 80, qui laissent toujours entendre cette sensibilité des plus évocatrices. À l'origine, les «réveries» qui font l'objet de ce recueil furent publiées dans les pages de la revue *Liberté* entre 1987 et 2000. Désormais, elles forment un ensemble qui permet de révéler un monde aussi humble que fascinant. On traverse cette prose où l'inquiétude se mêle à la joie, où la polémique est signe de courage. C'est lors de ces moments que la rêverie devient une véritable déambulation libre de toute contrainte.

De quoi parle au juste ce livre? De tout et de rien, d'une rencontre inattendue, d'un souvenir persistant, d'une trouvaille sans prétention. Les couleurs changent et prennent souvent comme point de départ l'expérience la plus concrète. Pas question ici de divaguer sur place, de théoriser sur la langue ou encore de se faire piéger du ronflement littéraire.

De quoi parle au juste ce livre? De tout et de rien, d'une rencontre inattendue, d'un souvenir persistant, d'une trouvaille sans prétention. Les couleurs changent et prennent souvent comme point de départ l'expérience la plus concrète. Pas question ici de divaguer sur place, de théoriser sur la langue ou encore de se faire piéger du ronflement littéraire.

Rafraîchissante, cette petite histoire de notre vie musicale s'avère donc une introduction plus qu'efficace. Odette Vincent y défriche avec soin une terre peu fréquentée et son travail donne le goût d'entendre tous ces airs et sons dont elle parle avec enthousiasme et respect. Ne nous reste plus qu'à ouvrir nos oreilles à ces richesses que nous avons trop souvent la faiblesse de méconnaître.

Jean-Pierre Issenhuth



RÉVERIES

Boréal

rain qu'elle déploie pour aussitôt s'ouvrir sur des questions aussi tragiques que légères. L'humour reste franc et subtil. Comme dans la poésie d'Issenhuth, la nature occupe une place prépondérante. Elle se retrouve un peu partout comme toile de fond de cette existence en bribes. Elle ouvre un espace de contemplation, d'étonnement et de beauté diffuse. Parcourir à l'improviste une forêt, voire un verger, demeure la seule façon d'habiter poétiquement ce monde tout en s'imprégnant de l'esprit de Walden.

Il a aussi cette réflexion dans *Prendre le maquis* qui en dit beaucoup sur la quête durable de cet auteur: «La question fondamentale, pour un écrivain, est celle des moyens d'expression, de leur diversification, de leur approfondissement, de leur renouvellement. Vous n'aurez jamais à votre disposition un trop grand magasin de formes, de tournures et de mots prêts à servir, et ils seront prêts parce que vous vous serez longtemps colleté avec eux.»

La principale qualité de *Réveries* se retrouve dans cette manière de rendre pertinente la rencontre fragile de ces souvenirs disparates. Entre le doute et la certitude, on surprend à travers cette recherche d'une parole claire l'émergence d'une musique qui atteint la «complicité mathématique, sonore, architecturale, spirituelle». Dans ces essais poétiques, un être élabore les divers états d'une seule et même réflexion. Plus que jamais, on succombe chez Jean-Pierre Issenhuth à cette façon de se tenir près du monde visible sans pour autant en oublier l'image toujours neuve.

Pas question ici de divaguer sur place, de théoriser sur la langue ou encore de se faire piéger du ronflement littéraire

DICTIONNAIRE DES MOTS CROISÉS LISE BEAUDRY

200 000 mots
Noms propres
Noms communs

Complet de A à Z
671 pages

Dictionnaire des mots croisés - Lise Beaudry

Vous y trouverez des noms de pays, de chefs d'États, d'affluents, de localités, d'îles, de montagnes, de ports, d'aéroports et de monnaies. Sont inclus les symboles chimiques, les constellations, les noms de plantes, d'écrivains, de prix Nobel, de papes, de dieux, les titres de professions et beaucoup d'autres encore.

En vente dans les librairies et les bons magasins

LES ÉDITIONS Québecor

LIBER • YVON BLAIS

Jean-François Gaudreault-DesBiens

Le sexe et le droit

Sur le féminisme juridique de Catharine MacKinnon

180 pages, 22 dollars

Rencontre avec le romancier Émile Ollivier

Né à Port-au-Prince, Émile Ollivier mène au Québec depuis 36 ans une double vie de professeur de sociologie et d'écrivain.

Écouter cet homme à la voix grave, c'est se retrouver au pied d'un grand arbre sacré d'Haïti ou dans un taxi montréalais et entendre parler d'exil, d'enfance, de femmes dans un français au rythme créole... Une voix de conteur.

CHASSEURS D'IDÉES

Dimanche 14h et 23h05
Réalisation: Simon Girard

www.telequebec.qc.ca/idees

Cette émission est enregistrée

Olivieri
librairie • bistrot

5219, chemin de la Côte-des-Neiges
Montréal (Québec)
H3T 1Y1
Tél.: 514 739-3639

Le magazine littéraire de Télé-Québec
Animé par Danielle Laurin

Vendredi 19h30 • Rediffusions: dimanche 13h30 et lundi 13h30

Cette semaine à CENT TITRES

Dimanche, 13 h 30, une entrevue avec Louise Portal pour la parution de son roman *L'Enchantée*.

Yvon Lachance a lu *84, Charing Cross Road*, d'Hélène Hanff. D Kimm nous parle de *Beurk! une Histoire d'Amour*, un album jeunesse illustré par Marie-Louise Gay. Le livre de la semaine de Danielle Laurin: *Douce Agonia*, un roman de Nancy Huston.

Êtes-vous de ceux qui aimez relire une œuvre? Dany Laferrière nous parle de l'importance d'être accompagné tout au long de notre vie par un auteur phare.

Vendredi, 19 h 30, Danielle Laurin rencontre Suzanne Jacob pour la parution de son roman *Rouge, mère et fils*.

JAMAIS SANS MON LIVRE

Invités: Maxime LeForestier, Louise Portal, Armand Vaillancourt et Roch Côté

DIMANCHE 16h
REDIFFUSION LUNDI 23H15
Animation: Marie-Louise Arseneault, Sylvain Houde et Maxime-Olivier Goutier
Réalisation: Manon Giguère

LIVRES

La bonne adresse



SIGNETS

Marie-Andrée Lamontagne
Le Devoir

Cessez de lire cet article, cessez de lire ce journal, de faire la cuisine, de ranger les courses, de dormir, d'aimer. Courez à la librairie et demandez, exigez ce livre: *84, Charing Cross Road*, d'Helene Hanff (Autrement, 2001). S'il ne s'y trouve pas, soyez sans pitié envers le libraire imprévoyant. Si le client qui vous précède à la caisse vient d'acheter le dernier exemplaire, arrachez-le-lui des mains avant qu'il ne franchisse la porte. Soyez prêt à en venir aux coups. Vous semez les policiers dans la ruelle. S'il le faut, soyez prêt aussi à remettre votre démission si votre patron — barbare! — ne comprend pas pourquoi vous ne voulez plus bouger de votre lit où, là seulement, il vous est loisible, toutes portes closes, amant, maîtresse, mari, épouse ou enfants congédiés, de lire et de relire ces 114 pages de pur ravissement.

En 1949, Helene Hanff vivait à New York dans un meuble niteux, au rez-de-chaussée d'un immeuble en grès brun situé dans la 95^e Rue. Écrivain sans gloire, elle subsistait en rédigeant les scénarios d'une série télévisée intitulée *Les Aventures d'Elleery Queen*. Tout en assasinant ses personnages selon les règles de l'art télévisuel et en

se conformant aux exigences du commanditaire (un fabricant de cigares qui ne supportait pas la vue de mégots de cigarettes dans les cendriers du décor de la série), elle écrivait des pièces de théâtre dont aucun metteur en scène ne voulait. Parallèlement, et chose plus importante, cette autodidacte s'abandonnait, sans autre retenue que celle imposée par son budget, à sa passion pour la littérature anglaise ancienne.

Mais où trouver à New York, voire en Amérique, les huit volumes du *Journal* de Samuel Pepys (1633-1703) ou une édition en bon état des *Vies* de Walton (1593-1683)? Le 5 octobre 1949, lasse d'avoir écumé en vain les librairies d'occasion new-yorkaises et découragée par les prix prohibitifs de Barnes & Noble, Helene Hanff répond à une petite annonce dans la *Saturday Review of Literature*.

À Londres, les libraires de livres anciens Marks & Co. ont installé leur commerce au 84 Charing Cross Road. Elle leur envoie une liste de titres. Deux semaines plus tard, elle reçoit un colis contenant les deux tiers des ouvrages commandés, une facture ainsi que la promesse de se mettre en chasse du tiers restant, le tout enrobé des marques d'une exquise politesse. C'est le début d'une correspondance drôle, intense, vibrante d'humanité, qui devait se poursuivre pendant vingt ans et ne s'interrompre qu'avec la disparition de l'un des protagonistes.

Cette amitié entre un libraire, Frank Doel, et sa lointaine cliente aura laissé un ensemble de lettres que l'éditeur américain à qui elles furent soumises en 1969 voulut aussitôt publier. Bien lui en prit. Le succès, pour une fois, est à la hauteur de la qualité du texte: immen-

se. Un film en a été tiré, dont on dit le plus grand bien — qu'importe. Ce sont les lettres qu'il faut lire, dans la traduction française qu'en proposent maintenant, plus de 30 ans après les faits, les éditions Autrement et la traductrice Marie-Anne de Kisch.

Un charme inexplicable

Comme l'amour mystérieux, le charme qu'exerce ce livre résiste à toute tentative d'explication. Cependant, le lecteur ne pourra pas ne pas voir l'extrême vitalité qui s'en dégage, présente dès les premiers échanges. Elle jaillit sous la plume énergique et tendrement bourru de l'Américaine. Elle couve derrière la réserve toute professionnelle de l'Anglais qui, en renonçant un jour à verser le double des lettres qu'il adresse à Helene Hanff au dossier-client de la librairie, largue les amarres, brûle ses vaisseaux. Mais qu'on ne se méprenne pas: c'est toujours de littérature et de livres qu'il s'agit, non d'une quelconque blquette transatlantique avec baiser final des amoureux sur fond de rayonnages.

Chevaleresque, Frank Doel fouille tous les châteaux d'Angleterre à la recherche d'ouvrages oubliés qu'il dépose chastement aux pieds de cette singulière dame qui fume, boit du gin, se couvre de trois épaisseurs de chandails pour lutter contre le froid envahissant l'immeuble de la 95^e Rue, laisse sans chauffage entre 9h et 5h, quand ses propriétaires croient tout le monde au travail.

Ces deux-là ne sont pas seuls. Il y a le personnel de la librairie, qui adopte rapidement la cliente fauchée mais dont le compte est presque toujours créditeur tant elle met d'empressement à régler les factures. Celle-ci leur fait en-

voyer des colis de nourriture, quand ce ne sont pas des amis de passage, accueillis en princes à la librairie pour la seule raison qu'ils sont les amis de l'amie de Frank Doel.

En 1949, l'Angleterre vit encore à l'heure du rationnement. Des jambons feront donc le voyage New York-Londres via le Danemark. Des conserves, des œufs en poudre, des bas-nylon pour l'épouse et les filles du libraire. Bien que directeur, ce dernier n'est pas le propriétaire de la maison. Cela ne l'empêchera pas de refuser jalousement que soit confiée à d'autres le soin de satisfaire l'insatiable lectrice-déesse qui commente les livres qu'on lui expédie dans le même souffle imprecatoire qui lui fait en réclamer d'autres.

Un jour, une nappe brodée par une vieille voisine traversera l'Atlantique dans l'autre sens, et aussi la recette du Yorkshire pudding. Malgré l'étiquette «roman» apposée sur la couverture, la vie, sans apprêts esthétiques, bouleversante de vérité, avec cependant la distance de l'art qui garde du voyeurisme, coïncide ainsi sans efforts avec la littérature, et la chose est trop rare pour ne pas être soulignée. *84, Charing Cross Road* plaira aussi aux adeptes de la secte du livre, dont on sait le fanatisme, les gestes de folie. «*Quel monde étrange que le nôtre où on peut posséder une chose aussi belle à vie pour le prix d'un ticket dans un grand cinéma de Broadway ou pour le 1/50 du prix d'une couronne chez le dentiste.*» De plus, contre les rails de la distribution de masse, il réaffirme la toute-puissance de l'individu-lecteur. Quiconque a un jour cherché sur les rayons d'une librairie dite de livres neufs un ouvrage «vieux» de quelques années, rejeté, apprend-il bientôt,

dans les limbes d'entrepôts inaccessibles, prendra plaisir à lire cette quête des lectures que le destin lui réserve, et à lui seul, dans la grande botte de foin éditoriale, sur le versant de l'ancien, de l'occasion, de l'alcatoire.

Car la plus belle leçon du roman réside encore dans l'art de l'attente qu'il distille à chaque page, élevé au rang de philosophie. Dans ce monde-là, il ne suffit pas de vouloir acquiescer un livre ni d'avoir l'argent pour le faire. Encore faut-il le trouver. Des mois, des années passent s'écoulent sans que le désir soit satisfait. Nourri par l'attente, exacerbé par la distance, bridé par les contingences, le désir, qui rapproche gens et livres, morts et vivants, traverse ainsi ces lettres et leur confère un surcroît d'âme. Il y aura toujours pour vous une chambre à la maison, répète Frank Doel à sa correspondante, et son épouse, dans des lettres circonstancielles, ne dit pas autre chose.

Malgré tout, trop pauvre, Helene Hanff devra sans cesse différer le voyage, tout en soupçonnant, en écrivant qu'elle est, que le Londres rêvé d'une Américaine et cet amour incandescent de non-dits, un peu comme le Globe qui survécut à sa destruction, en 1642, sur ordre du Parlement, à travers le théâtre de Shakespeare, sont plus forts et plus vrais que les dérisoires réalités que leur opposent les hommes, la guerre, la gloire, la mort.

84, CHARING CROSS ROAD

Helene Hanff
Traduit de l'anglais
par Marie-Anne de Kisch
Éditions Autrement
Paris, 2001, 114 pages

SPECTACLE

Mots d'humour

L'AMOUR QUE JE VOUS VOUE NOUS NOUE

Bruno Coppens
Les Éditions internationales
Alain Stanké
Montréal, 2001, 116 pages

SOLANGE LÉVESQUE

En 116 pages, les Éditions Stanké publient quatorze monologues parmi les meilleurs de Bruno Coppens, dont la plupart sont choisis parmi ceux du spectacle *Parlez-moi d'humour*, auquel les Montréalais ont pu assister à l'Espace Go l'automne dernier et qui a par la suite sillonné la province à l'hiver 2001. Sur scène, Coppens brûle les planches. Mais le test ultime, pour un humoriste, c'est d'offrir ses textes à lire. Les monologues doivent alors se défendre tout seuls, sans le soutien de la mise en scène, des costumes, des accessoires, de la bande sonore et des éclairages. Ceux de Coppens s'en tirent haut la main.

Comme Sol (Marc Favreau) et Raymond Devos, avec un esprit qui rappelle parfois les jeux d'allitération du chansonnier français Bobby Lapointe, cet humoriste «belgo-moteur» travaille d'abord sur les mots. Et comme ces grands maîtres-jongleurs de la langue, il raille avec beaucoup de lucidité les travers de l'homme et de sa société en nous livrant sa «déclaration d'humour». La recherche de l'âme sœur, les origines, les relations avec les parents, le travail, la dépendance envers les médias et particulièrement envers le téléphone cellulaire, leitmotiv de son plus récent spectacle et, en tout premier lieu, l'amour sont l'objet et le sujet de ce recueil «fifty-fictif».

«Une seule lettre nous manque, affirme Bruno Coppens, et tout est dépeuplé.» Les mots, leur musique, leurs affinités, leurs hiatus et leur plaisir constituent son matériau de prédilection. Il les confronte, les entrecroise, les brise et les rafistole de la manière la plus fantaisiste. Cela donne

des trouvailles comme «voir les choses en fax», «les fourberies d'escarpin», «votre chevalier des temps modernes dans un corps de logis-ciel» ou «des romans d'anticipation-passion»; des vérités comme «la came isole de force». Parfois, il n'a besoin que de les juxtaposer, et cela produit le très juste titre du livre: *L'amour que je vous voue nous noue*.

Dans cette anthologie réunissant quatorze monologues extra-

its des spectacles *Scènes de méninges*, *Où cours-je?* et *La Tournée du grand dupe*, on trouvera, entre autres, *Mon truc en plume*, la charmante *Histoire de deux allumettes*, qui se sont embrasées en se rencontrant dans une boîte (le plus poétique), une *Visite chez le tuteur (sic)* ainsi qu'une *Visite en terre-happy* et la littérale *Chute* qui clôt le livre. L'éditeur a agrémenté le coin inférieur des pages de droite de photos miniatures de Bruno

Coppens, qui s'animent quand on fait défiler rapidement les pages. Un petit livre qui se glisse dans la poche, à lire pour bénéficier du

pouvoir vitaminique des «mots d'humour» de cet humoriste belge en attendant de le retrouver lors d'un prochain spectacle.

SOLDE FINAL DE FERMETURE
et plus de rabais sur tous les livres en magasin.
Nous fermons pour faire place à la Grande Bibliothèque de Québec.

25%

Librairie Marché du Livre
Palais du commerce
(angle De Maisonneuve et Berr)

* À SURVEILLER nouvelle adresse nouvelle marchandise AVRIL 2001

INDIGO PRÉSENTE

Nancy Huston

Le mardi 13 mars, de 19h à 21h

Place Montréal Trust - 1500 avenue McGill College



Nancy Huston, auteure de renommée internationale, nous fera l'honneur de lire certains passages de *Dolce Agonia*, son tout dernier roman. Un rendez-vous à ne pas manquer!



Indigo

Livres musique & café
www.indigo.ca

«Je frappe du pied la tête de mon père. Elle roule dans un dépotoir.»

JEAN-SÉBASTIEN HUOT

LE PORTRAIT CRACHÉ DE MON PÈRE
récit 14,95 \$

LE GROUPE VILLEMAIR LITTÉRAIRE

L'HEXAGONE
www.edhexagone.com

La passion de la littérature

Bruno Coppens

L'amour que je VOUE NOUS NOUE

TEXTES CHOISIS DE SPECTACLES

Stanké

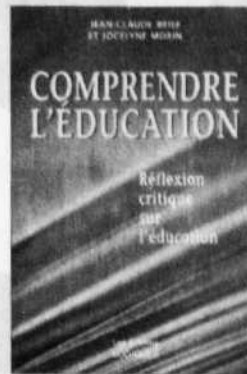
SAVOIR COMPRENDRE



La formation fondamentale: Un espace à redefinir

Ch. Gobier et S. Laurin • 2-89381-799-8
360 p. • 28,95 \$

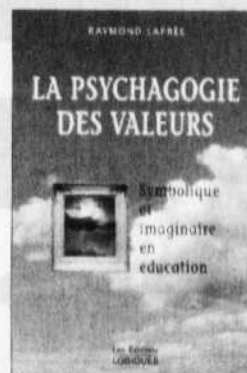
Entre culture, compétence et contenu, dans une perspective pluraliste et non prescriptive, voici un ouvrage qui situe la notion de formation fondamentale dans un monde marqué par la mondialisation économique-culturelle et les nouvelles technologies.



Comprendre l'éducation

J.-C. Bief et J. Morin • 2-89381-752-1
288 p. • 24,95 \$

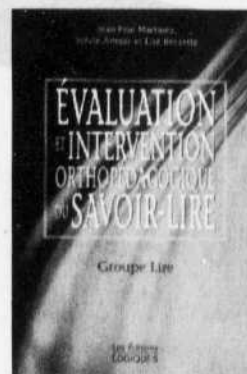
Il faut bien plus que des mots d'ordre pour comprendre l'éducation, car elle se ressource à même la genèse du développement humain. *Comprendre l'éducation* offre une diversité étonnante de propositions qui, en ces temps de grandes réformes, permettent de réfléchir et d'innover.



La psychagogie des valeurs

Raymond Laprée • 2-89381-743-2
588 p. • 34,95 \$

Un ouvrage étonnant qui donne un souffle nouveau au concept de la «Clarification des valeurs» en l'adaptant, le transformant et l'approfondissant: pour une pédagogie globale de l'imaginaire et de la symbolique.



Évaluation et intervention orthopédagogique du savoir-lire

J.-P. Martinez, S. Amgar et L. Bessette
2-89381-746-7 • 96 p. • 18,95 \$

Qu'est-ce que le savoir-lire? Dans une démarche à la fois théorique et pratique, les auteurs mettent en perspective plurielle les différents contextes et les stratégies requises pour lire et apprendre à lire.



Évaluer pour évoluer

Louise Gaudreau • 2-89381-747-5
72 p. • 14,95 \$

Qu'est-ce qu'un indicateur? Qu'est-ce qu'un critère? Comment s'en sert-on pour évaluer des projets d'intervention dans des écoles de milieux défavorisés? Premier livre d'une nouvelle série, *Évaluer pour évoluer* répond à l'urgence de divulguer des éléments d'information qui risquent d'orienter l'ensemble des pratiques reliées à l'éducation et à la formation.

LOGIQUES
Les Éditions LOGIQUES inc.
7, chemin Bates, Outremont (QC) H2V 1A6
DISTRIBUTION EXCLUSIVE: QUÉBEC-LIVRES

LIVRES

Entretien avec Jacques Bellefroid

La jouissance de l'intelligence

GUYLAINE MASSOUTRE

Qu'auriez-vous pu être, Jacques Bellefroid, dans la vie? Professeur, médecin, architecte, politicien, banquier comme votre père? Sûrement n'importe lequel de ces métiers vous aurait été comme un gant. Mais voilà. Dès l'enfance, vous saviez que vous seriez écrivain.

Votre vocation, si on vous en croit dans votre autobiographie *Le Voleur du temps* (1987), a débuté avec l'écriture du mot «merde», appliqué dans le lieu d'aisance à sa juste place. Ce fut votre première volupté littéraire. Vous découvrez alors l'insolence capable de déclencher des foudres. Celles de l'autorité, puisque, après tout, votre graffiti pouvait être pris pour ce qu'il était: une déclaration de guerre à l'école.

Ce grave petit fait, somme toute inoffensif, allait entraîner votre existence. Né à Lille en 1936, vous avez été refoulé, vous et votre famille, à Nantes par la guerre. Vous avez vu les ruines, la désolation, les morts. Singulière et traumatisante expérience de l'ordre, bâti sur les plus grands désordres. Or il existe des enfants nés philosophes, capables de prendre des vacances de ces paradoxes dont le sens leur échappe. La découverte de l'école buissonnière vous fit arpenter les marges des règles, des devoirs accomplis. Quelle jubilation de sentir le désir, le temps, le paradis dans l'instant, l'envers de ce que les autres, les normatifs, appellent «la réalité». Et ce pli, par-dessus ce qu'on vous invitait tant à être, vous est resté.

Le pouvoir des mots

Jacques Bellefroid, accompagné de son épouse, la romancière d'origine mexicaine Vilma Fuentes, vient de passer quelques semaines à Montréal pour y présenter son dernier roman, *L'Agent de change*. Il y a rencontré des lecteurs et des étudiants, tout en poursuivant de sa plume un dialogue littéraire qu'il mène depuis ses premiers textes, publiés à la NRF en 1957. Son prochain livre sera un essai, somme d'une vie entièrement consacrée à la littérature.

Être écrivain, explique-t-il, comporte une large part d'immatérialité, un positionnement privilégié pour vivre plus intensément: «*Dans L'Agent de change, mon personnage vit l'étonnement, qui est le premier pas de l'intelligence et de la pensée. Tout est étonnant, à commencer par la plus étonnante des choses: qu'on soit vivant. Cet étonnement n'est pas celui de la conscience malheureuse. À la question "Qui est là?", celle qui pose l'énigme de notre existence, on peut passer sa vie à chercher la réponse, sous la forme "Qui suis-je?" — la question de Breton au début de Nadja —, ou encore "Qui va là?" — celle de la sentinelle au début de Hamlet. Ce sont des questions essentielles, auxquelles on peut donner des fragments de réponse.*»

Ces fragments de réponse, un romancier les dissémine à chaque publication. Dans *L'Agent de change*, la femme du personnage principal, qui développe toute une stratégie pour échapper à la folie qui le guette, accepte, par amour, de partager le plaisir qu'il y trouve. Ils basculent ensemble dans le rêve. La meilleure lectrice de Bellefroid, Vilma Fuentes, a reconnu, à la lecture du roman, une variation sur le thème d'Adam et Eve.

Ce désir de vivre «plus intense, plus fou, plus démesuré [...] ne signifiait finalement rien d'autre que de vouloir ajouter aux misères et aux délices de la vie une jouissance renouvelée par le pouvoir des mots». Écrivait Bellefroid à propos de sa nature d'écrivain dès l'enfance. On comprend, à le lire et à l'entendre, sa jubilation d'adulte: la liberté de l'écrivain qui s'inscrit dans une tradition d'écriture, elle-même à distance de la loi commune, crée un rapport à l'autre dont le meilleur symbole est la bouteille à la mer. La littérature, parole de l'ailleurs, est par nature imparable et imprévisible; lorsque cette bouteille parvient au lecteur, elle s'avère aussi énigmatique que le rire, cette connivence entière du corps et de l'esprit. Et Bellefroid de citer Hölderlin: «*Le roi Édipe a un œil de trop, peut-être.*» Ou encore, l'épigramme de son dernier livre: «*Le fou est l'homme qui a tout perdu, sauf la raison.*» de Chesterton.

Le fou aurait-il raison?

L'Agent de change illustre bien la fantaisie drolatique et le sérieux — mélange d'identités potentielles et d'une connaissance approfondie de la littérature — qui fait le caractère apparemment enjoué, mais finalement secret, de Jacques Bellefroid. Car derrière l'amateur de paradoxes, bien enraciné dans une langue classique, se cache un observateur impitoyable de la réalité ordinaire. L'agent de change, cet être rationnel, peu rêveur, enquêté à propos d'une délicieuse incongruité. Parce qu'il s'entête à voir le monde sous le jour de son obsession, sans couper les liens, bien au contraire, il démasque la folie d'autrui. L'histoire, irrésistiblement comique, vire à la folie douce, en soulant des pans mi absurdes et mi allégoriques. On pense à Ionesco et à Michaux ou, chez les jeunes auteurs, à Eric Chevillard qui, dans ce genre, ont poussé loin ensemble l'art et la logique.

La folie est tout près. «*Nous croyons tous voir la même chose. Mais ce n'est pas si sûr. À partir du moment où les certitudes basculent, tout est pris d'un mouvement tremblant. La fragilité apparaît. L'agent de change perd de vue les repères sur lesquels chacun base son existence. S'il y avait un envers des choses? C'est ouvrir la porte à un terrain dangereux. Ce qu'il y a de redoutable serait de tomber sous le coup de la logique psychiatrique.*» Plus fort que l'angoisse d'être malade, ce personnage ambigu éprouve une joie intense devant ce qu'il découvre. Sa bizarrerie ne le prive pas de la raison, faute de quoi il pourrait basculer dans sa névrose. «*De tous les personnages qui circulent dans ce livre, l'agent de change est peut-être le moins fou. L'ironie est souvent de son côté. Je me suis inspiré d'un jeune homme schizophrène de mes relations; il parle très peu, mais, dans une soirée, je ne l'ai jamais entendu dire une sottise. Quand il prend la parole, c'est pour tenir des propos percutants.*»

La vraie vie de l'ailleurs

Se pourrait-il que nos repères ne soient qu'un vaste système d'aveugle, comme le soutient Bellefroid? Est-ce pour cette raison, par

exemple, que les tableaux offrent des perspectives fascinantes et troublantes sur la vie réelle? La littérature tenterait-elle de rejoindre cet ailleurs? «*La lecture a comme espoir de voir beaucoup mieux que nous ne voyons d'ordinaire. Un grand texte m'apporte une lumière sur des choses que je ne distinguais pas très bien par moi-même. On est enchanté de voir mis au jour ce qui n'était pas sous le projecteur.*» L'écriture rejoint ainsi quelque chose de caché, comme la faute originelle.

L'œuvre de Bellefroid montre que personne n'échappe au regard d'autrui. Loin d'être une fuite, la littérature exige de l'auteur qu'il s'expose au plus vrai. Dans *Fille de joie*, un personnage comprend soudain, en regardant des toiles peintes par Hitler, qu'une certaine représentation mène tout droit au crime. L'écriture tente de voir ce que les choses sont et non ce qu'elles paraissent: «*Charlus, chez Proust, est plus vivant que Robert de Montesquiou. Les clones sont parfois plus réels que les vivants.*»

Bellefroid a un humour prodigieux. On l'a comparé à Swift. Il est vrai qu'il raconte mille anecdotes avec une intensité qui rend le moment présent vivant et sa perception d'autrui sensible. De plus, son écriture a pour qualité la limpidité des contes d'enfant. «*Ce que je préfère, c'est raconter l'histoire la plus aisée à suivre et la charger de sens pour développer l'imagination. Il peut y avoir dans une histoire simple une charge de pensée aussi profonde que dans une philosophie savante.*» L'activité futile et marginale de l'écriture, sous sa gouverne au centre de l'existence, supporte le poids réel des choses: «*La poésie n'est qu'un jeu. C'est le plus dangereux de tous les jeux, disait Hölderlin.*» En lisant Bellefroid, cette déclaration devient éclatante. L'intelligence y touche le vertige.

L'Agent de change, La Différence, Paris, 2000, 173 pages.
Fille de joie, La Différence, Paris, 1999, 495 pages. Folio, en mai prochain.
Les Étoiles filantes (1984), Folio, 2001.
Le réel est un crime parfait, monsieur Black (1985), Folio, 2001.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La vie intérieure

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

L'enfance. L'enfance d'une petite fille, racontée au plus près de la vie qui l'anime. Sans grands événements, sans grands fracas, sans grandes surprises. La musique des mots clairs. Les êtres et les choses, tous animés de cette même palpitation intérieure. Celle que leur prête cette petite fille en les laissant entrer dans sa vie. La vie se passe, de son observatoire, entre la vitre et le rideau, dans des pièces où le voilage des fenêtres donne cette lumière opaline, rare et précieuse au jour flamand. Souvent, c'est devant le bol de lait chaud du matin, difficile à boire, avec ses mouvements liquides et ses caillots à la surface, que la petite fille réfléchit longuement. Parfois, la vie se situe dehors, à marcher, sa main dans celle de la dame mince, dans les parcs, la cour de l'école. À observer le vol des guêpes ou celui des mouches. Toujours, l'angle aigu de l'intime guide le regard et la voix.

Jusqu'à l'intérieur du corps qui se manifeste. Pas tant celui de la souris disséquée dont on prélève les organes avec des pincettes, mais un intérieur qui lui fait peur. Celui qui abrite les précieuses amygdales qu'une opération pourrait lui faire perdre. Celui qui se voit lorsque la peau se fend sur les genoux, après une chute. Alors, bizarrement, le dedans, les gouttes de sang rouge vif, les lèvres de chair rose se montrent par la fente: «*l'intérieur humide et secret de son corps avait rencontré le monde, la terre et les cailloux.*» Cette question de saigner — «*peut-on saigner sans cicatrice?*» se demande-t-elle dans une parenthèse — évoque, sans que rien soit dit, le sang qui, un jour prochain, tracera la limite de l'enfance. Comme si la petite fille, sans le savoir, en avait une connaissance obscure. Les gouttes de pluie, si fréquentes en ce pays, embuent les vitres. Celles de l'appartement comme celles de la lunette arrière de la voiture. Elle y écrit parfois une initiale aimée. D'autres fois, au contraire de ce que le corps ouvert laisserait voir, «*les gouttes sont à l'envers.*»

Très beau récit au «elle» qui n'a pas de prénom, comme la mère que l'on devine sous «la dame»,

alors que la poupée Dorothée, les voisins, les camarades, le fiancé, plus tard, eux, auront des noms. Le monde des adultes, c'est celui des dieux olympiens sans cesse occupés à donner tort aux enfants. Le père, monsieur Aubain, est particulièrement sensible à la qualité des notes. Il est aussi celui qui, inlassablement, prend des photos et filme les événements de cette enfance sous la lumière laiteuse au nord et celle dorée au sud. Puzzles pour amanner la mémoire. Devant le père, le récit du mensonge pour cacher le zéro en calcul, emportera le lecteur dans ce même «*petit choc qu'on ressent en avion, juste au moment du décollage.*»

Une enfance dans une ville du Nord, pleine de bruits d'eau où la pluie noire installe son ombre jusqu'au creux des pièces de la maison. Jusqu'au creux de l'âme. Puis, en deuxième partie, la lumière bouge, le vent se fait différent, les odeurs s'amplifient, les bonbons changent de goût, la petite est en vacances chez la grand-mère, dans le sud de la France. Là où, parfois, le soleil saigne, brûle tout et, même, va jusqu'à tatouer les corps qui s'y exposent. Fin des années soixante, la petite fille va passer un été qui sera peut-être le dernier, avec Thierry, «son fiancé» mais pas son amoureux. Entre eux, pas question de cet amour mou dont on rit dans la cour d'école, mais plein d'histoires à se raconter, d'épreuves à réussir, de chats gris à surveiller. Un été éternel.

C'est émouvant comme un tableau de Vermeer, ouvert sur la vie intérieure: la clarté des êtres et des objets, leur exquise durée, la lumière oblique qui traverse le verre, les soirs d'été qui s'étirent. C'est beau comme *Enfance*, de Nathalie Sarraute. Avec le même effleurement discret de l'âme.

Les souvenirs s'effacent et pâlisent, gardant le rayonnement de la mémoire au fond des yeux, au bord des mots. Les êtres quittent le monde. Reste l'absence des choses. La vie recommence. On voudrait que cela s'enroule et ne s'arrête jamais.

LE TEMPS DES DIEUX

Dominique Barbéris
Gallimard/L'Arpenteur
Paris, 2000, 160 pages



Rythme
LATIN
Rhythm

Une soirée de gala pour célébrer les arts

Le 3 avril 2001



Saidye Bronfman
CENTRE DES ARTS
CENTRE FOR THE ARTS

Information:
(514) 739-2301, poste 310
Billets à partir de 225 \$

revue **possibles** printemps 2001

possibles
VOLUME 25, NUMÉRO 2, PRINTEMPS 2001

Des femmes et des hommes

Traiter des rapports qui existent entre les hommes et les femmes, c'est se situer au cœur de l'individu et de ses rêves, au cœur d'une culture, de sa mouvance, de ses possibles.

Des femmes et des hommes

ESSAIS ET ANALYSES
La fin de l'homme et l'invention de l'humanité
JACKY MALO

L'amitié entre femmes, un secret bien gardé
ELAINE AUST

Papa a-t-il encore raison?
La famille dans les magazines populaires
LORI SAINT-MARTIN

Garçons et filles à l'école: quelle différence?
CÉLINE SAINT-PIERRE

À deux doigts de
ALAIN BERTHIAUD

Le couple: nouveau défi
NADIA GHALEM

Plus ou moins ça change, plus ou moins c'est parti!
ANDRÉ THIBAUT

Pour être heureux, aimer sans espoir
JACQUES FOURNIER

POÉSIE ET FICTION
Rupettes
GAËTAN ANDERSON

Retours
MADELEINE DAGNON

Transparence
DOMINIC SAÏNE

À l'improviste
VICTOR-F. KALTENBACHER

Hymne à l'enfance et Romances
SOPHIE BÉRUBÉ

Quintessence et Voyage de fiction
MICHEL LA CLAIR

Des femmes et des oranges
GILLES LEVILLÉE

En librairie le 13 mars

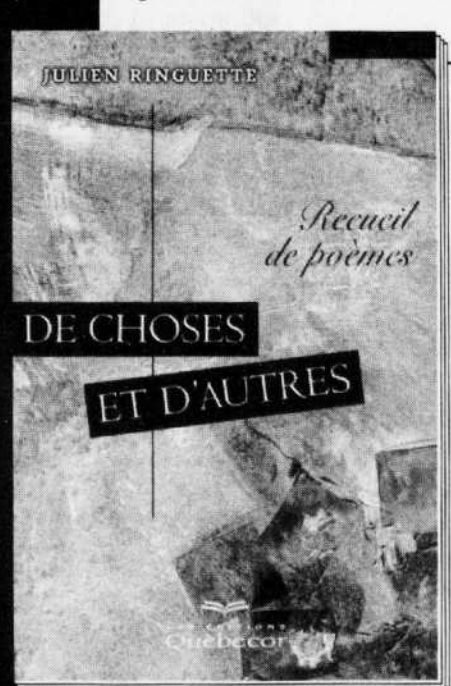
Par la poste • 10 \$
Numéro simple • 8 \$
Abonnement individuel • 25 \$
Abonnement de soutien • 40 \$
Abonnement institutionnel • 40 \$

Revue Possibles
5070, rue de Lanaudière
Montréal, Québec H2J 3R1

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Code postal _____
Province _____ Téléphone _____
Occupation _____

Ci-joint chèque ou mandat-poste de 25 \$ pour un abonnement à quatre numéros à compter du numéro _____

JULIEN RINGUETTE



De choses et d'autres
Poésie classique nouvelle

Simplement écrite avec des beaux mots, des mots vrais qui collent à la vie. L'auteur propose une forme d'expression littéraire caractérisée par l'utilisation harmonieuse des sons et des rythmes du langage, notamment dans le vers, et par la grande richesse des images évoquées.

En vente dans les librairies au Canada, en France, en Belgique et en Suisse.

LES ÉDITIONS
Quebecor


7, chemin Bates, Outremont (Québec) H2V 1A6
Tél.: (514) 270-1746

William Shakespeare

La tragédie de
Macbeth

Traduit de l'anglais par
Marie José Thériault

Édition bilingue



Macbeth
de William Shakespeare

dans une traduction de
Marie José Thériault

Texte intégral bilingue
et adaptation

300 pages

Disponible chez l'éditeur (poste, télécopieur, courriel)
9-3620 Ridgewood - Montréal - Qc - H3V 1C3
Télécopieur: (514) 731-9982 / Courriel: fortuna@generation.net

SYT Éditeur

LES ARTS

ARTS VISUELS

Dans les bras de Morphée

Nathalie Grimard s'attarde au processus si délicat de la réanimation des corps inertes

PREMIERS SOINS. LA NUIT AVANT DE M'ENDORMIR J'AI PEUR

Nathalie Grimard
Galerie Trois Points
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 520
Jusqu'au 24 mars

BERNARD LAMARCHE LE DEVOIR

Ça fait une mèche qu'on n'avait pas vu Nathalie Grimard dans une galerie. Depuis 1997 en fait. Celle qui nous avait donné des installations ambitieuses au centre Skol et à la galerie Trois Points propose ici des séries de photographies fort intéressantes. On y retrouve encore cette fascination pour le sommeil qui caractérise le travail de l'artiste. L'esthétique médicale est atténuée, mais l'artiste continue de se référer au domaine de la santé.

À Trois Points, Grimard s'attarde au processus si délicat de la réanimation des corps inertes. Les résultats sont parfois très brillants, avec des images fantomatiques; parfois moins, avec des images passablement plus graphiques. On ne pourra cependant pas parler d'une demi-réussite. Il est vrai qu'une partie de l'exposition fait appel à des stratégies éprouvées (pixelisation de certaines zones de l'image photographique), moins saisissantes. Cela dit, le reste de l'exposition est si réussi qu'on en vient presque à oublier

ce qui se révèle, à l'œil, comme une ultime étape d'épuration qui aurait été escamotée.

Dans ces séries qui sont en fin de compte des autoportraits en personne souffrante (ce qui est déjà intéressant du point de vue de la représentation sociale de l'artiste), Grimard est aidée par des sauveteurs masculins, dans ce qui se veut un guide revu et corrigé de premiers soins. L'artiste a fait usage, de façon récurrente, d'une technique de manipulation de l'image visant, dans certaines œuvres, à grossir les pixels d'une zone de l'image et, à la surface d'autres images, à rendre floue une aire tout aussi spécifique. Dans les deux cas (sauf exception dans l'une des séries), c'est toujours l'image de l'artiste qui est partiellement gommée, le reste de la représentation ne subissant pas une telle manipulation.

Dans les œuvres moins intéressantes, comme dans *Et si c'était pour de bon: transport d'un blessé inconscient en sept temps* (2001), qui se présente comme une planche didactique, un modèle masculin transporte le corps évanescence de l'artiste se prêtant à une série de poses plus ou moins confortables. Chacun de ces mouvements est serti d'une signalétique qui en organise la séquence. Dans cette œuvre et dans cette autre, *L'Ascension: la chaise* (2001), les pixels grossis servent tout à la fois à rendre anonyme la figure rescapée et à lui retirer de sa vitalité. À peine éteinte, en plei-

ne tentative de secourisme, l'image du personnage s'efface. Par contre, dans ces œuvres, l'effet de l'effacement est relatif, puisqu'on ne s'éloigne pas du traitement maintes fois rencontré dans les productions photographiques contemporaines. En raison de la signalétique à laquelle l'artiste fait appel et de la facture ébauchée de l'image, le duo reste à un niveau didactique.

«Je suis morte»

Là où l'exposition atteint davantage son but, c'est dans deux autres séries, pourtant similaires aux premières. L'une d'entre elles montre une séance de réanimation cardiorespiratoire. Dans ces séries, le corps de l'artiste perd de sa substance. Plus particulièrement dans *La Tête bien pleine* (2001), qui vaut à elle seule le détour à la galerie Trois Points, un étrange renversement s'opère. Par un traitement déconcertant des détails, Grimard est parvenue à rendre morbide l'image de son sauveteur. Tout se passe comme si, dans cette image, le réanimateur avalait la défaillance de celle dont il tente de prolonger la vie. Troublant. Une autre série joue de la même manière avec les âmes qui s'effacent, *Les Élévations: transport d'un blessé inconscient à trois sauveteurs* (2001), en mettant en relief un autre motif, celui de la montée (au ciel), que Grimard reprend dans *L'Ascension: la chaise*. Mais dans ce bouche à bouche entre deux per-

sonnages morts à demi, il faut prêter attention à l'aspect charnel du modèle, à la chair marmoréenne de ses doigts.

On se souviendra peut-être de l'apparition, en 1998, de Nathalie Grimard lors de l'exposition *Counterposes. Reconcevoir le tableau vivant*, tenue à la galerie Oboro, pendant trois jours. Une série de tableaux vivants, genre populaire du XIX^e siècle et tombé depuis en désuétude, y avaient été présentés, à mi-chemin entre l'exposition et le spectacle. Grimard s'y était mise en scène, endossant le rôle d'une patiente en rémission dans une chambre d'hôpital aménagée en pleine galerie. L'historienne de l'art Johanne Lamoureux avait alors écrit dans la revue *Parachute* qu'en exposant le corps en souffrance, Grimard nous plaçait dans une situation où nous étions sans rite et sans convention pour «baliser la conduite à suivre», nous laissant devant «le malaise de la visite».

C'est visiblement là que Grimard s'avère la plus touchante, dans sa capacité à mettre en scène de petits théâtres du malaise.



SOURCE GALERIE TROIS POINTS
La Tête bien pleine, détail d'une série de photographies de Nathalie Grimard.

GALERIE BERNARD

M. FERNAND TOUPIN (R.C.A.)

AIRES ÉCLATÉES

Œuvres récentes

DU 10 AU 31 MARS 2001

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770
du mardi au vendredi de 11 h 00 à 18 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

céramistes enseignants

Exposition des œuvres de:

Laurent Crête	Yves Louis-Seize
Honique Glard	Guy Simoneau
Audrey Killoran	Claude Pralire
Maurice Savoie	Gilbert Poissant

L'exposition se poursuit
jusqu'au 15 avril 2001

Heures d'ouverture:
mardi au vendredi de 10 h à 17 h
samedi de 11 h à 17 h

Centre de céramique Bonsecours inc.
444, rue Saint-Gabriel
Montréal (Québec) H2V 2Z2
Tél.: (514) 866-6861 Téléc.: (514) 866-9989

Nous remercions le Ministère de la Culture et de
Communication du Québec et la SODEC pour leur appui.

École des beaux-arts

Centre des arts Saidye Bronfman

1985-1986 2001



ÉPARGNEZ 10,00\$
par cours en vous inscrivant
avant le 23 mars 2001

APPELEZ-NOUS
pour recevoir votre
catalogue gratuit

514.739.2301

5170, ch. Côte-Ste-Catherine
www.thesaidye.org



UN OBJET, UN LIVRE, UN ÉCRIVAIN

Du Musée
Marius-Barbeau
de Saint-Joseph-de-Beauce

EXPOSITION
D'OBJETS
PERSONNELS ET
FAMILIERS DES
ÉCRIVAINS :

YVES BEAUCHEMIN, VICTOR-
LÉVY BEAULIEU, DENISE
BOMBARDIER, MICHEL MARC
BOUCHARD, MARIE-CLAIRE
BLAIS, ROCH CARRIER,
HERMÉNÉGILDE CHIASSON,
ARLETTE COUSTURE, DIANE-
MONIQUE DAVIAU, DOMINIQUE
DEMERS, ALFRED DESROCHERS,
CLÉMENCE DESROCHERS,
HÉLÈNE DORJON, JACQUES
FERRON, MADELEINE FERRON,
GEORGES-HEBERT GERMAIN,
RENÉ JACOB, SUZANNE JACOB,
MICHELINE LACHANCE, ROBERT
LALONDE, GATIEN LAPONTÉ,
ANTONINE MAILLET, MARCO
MIGONE, LUC PLAMONDON,
JACQUES POULIN, GABRIELLE
ROY, MICHEL TREMBLAY, ÉLISE
TURCOTTE, GILLES VIGNEAULT,
ÉLISABETH VONARBURG.



La corvette de Georges Hébert Germain

Jusqu'au 8 avril 2001

mardi, mercredi, jeudi : 13 h à 20 h.
Vendredi, samedi, dimanche : 13 h à 17 h.

Entrée libre

Maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce
3755, rue Botrel
(angle chemin de la Côte-Saint-Antoine,
métro Villa-Maria)

Renseignements : (514) 872-2157
www.ville.montreal.qc.ca/maisons

Dans le cadre de la Quinzaine de la poésie



Ville de Montréal

20 VOTRE RÉSEAU
DES MAISONS
DE LA CULTURE 20 ANS
DE VIE
CULTURELLE

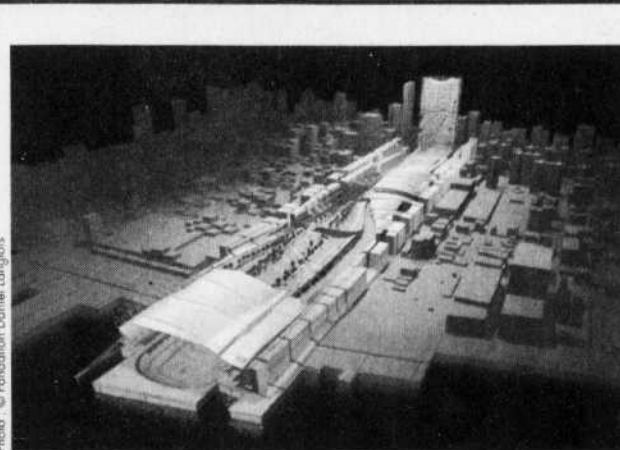


Photo: © Fondation Daniel Langlois

villes en mouvement

du 15 novembre 2000 au 1^{er} avril 2001

CCA

Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal 514 939.7026 www.cca.qc.ca

Présenté par

Scotia Capitaux

Banque de Montréal

CAJ

STCUM

Ils sont jeunes...

Dominique Goupil Lenny Piroth-Robert
Mary Hayes Rafael Sottolichio
Peter Hoffer Keer Tanchak
Yann Leroux

Jusqu'au 31 mars

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514 849 1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

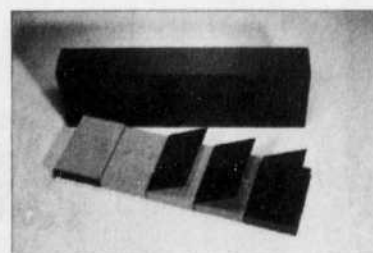
Le Conseil des métiers d'art du Québec et la Galerie
des métiers d'art du Québec présentent l'exposition du

10^e Grand Prix des métiers d'art du Québec 2000

MOYS ET MATIÈRES

l'objet-poème

Du 15 mars au 20 mai
Vernissage le jeudi 15 mars
à 17 h 30



Livre-objet de Jacques Fournier, Lauréat du 10^e Grand Prix,
JAUNE ROUGE BLEU, 2000

GALERIE DES MÉTIERS D'ART DU QUÉBEC
Marché Bonsecours, 350, rue Saint-Paul Est, Montréal (Qc) H2Y 1H2
Tél. : (514) 878-2787 (ARTS), courriel : cmaq@metiers-d-art.qc.ca
Site internet : www.metiers-d-art.qc.ca
Ouvert tous les jours de 10h à 18h



Une journée aussi agréable qu'enrichissante!

Venez fêter avec nous

LE RETOUR DES
TRÉSORS POLONAIS

au Musée du Québec

samedi 17 mars

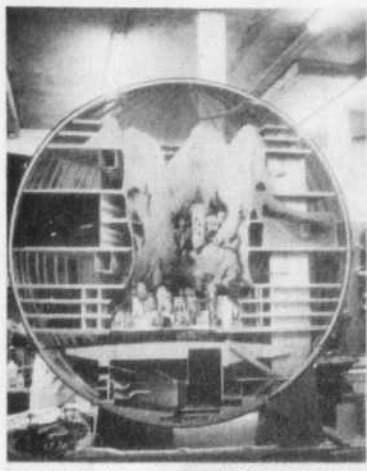
transport, conférence, repas,
visite de l'exposition et audio-guide.

Réervations : (514) 276-0207

Les beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS

En collaboration avec
Club Voyages Rosemont



Maquette d'un projet de Centre récréatif de Vienne, Autriche, 1998. Scéno Plus concepteurs. Maquette de Mignapro maquettiste.

FORMES

Les maquettistes, ces maîtres de l'illusion

Qui n'a jamais rêvé de se livrer cinq jours par semaine à son passe-temps favori? Construire des modèles réduits, jouer aux trains électriques, ériger des villes entières à l'aide de blocs Lego ou d'un jeu de Meccano, bref, s'amuser à longueur d'année! Être maquettiste, c'est exercer un métier pas comme les autres, un métier comme la création d'images virtuelles ou la photographie d'architecture, professions intimement liées au travail d'autres professionnels de l'aménagement. La page *Formes*, dans une série de trois articles, vous convie à la découverte de ceux qui façonnent l'image des projets. Le premier porte sur un métier on ne peut plus sérieux et laborieux: celui de maquettiste.

MICHÈLE PICARD

Quelle est la dernière fois que vous avez vu une maquette? À la télé, lors du dévoilement du projet de la Caisse de dépôt et placement du Québec? Récemment, dans *Le Devoir*, lors de l'annonce du nouveau projet du Cirque du Soleil? Ou encore dans la page *Formes* du 22 octobre dernier, avec celle des finalistes au concours de la Grande Bibliothèque du Québec?

Elles sont partout, dans les musées, dans les halls et les bureaux, et chacune semble unique mais ressemble à s'y méprendre à tous ces projets construits ou en voie de l'être qui fleurissent dans les officines de nos concepteurs. Mais qui donc construit ces petites merveilles de miniaturisation? La plupart ne sont pas «signées» et rarement voit-on apparaître les noms des créateurs maquettistes, ces spécialistes qui traduisent en trois dimensions les rêves les plus fous, ces orfèvres méticuleux qui ont tous une fascination pour l'infiniment petit.

Derrière les maquettes

Ils sont comme tout le monde, disent-ils, pas différents de leurs voisins puisque eux aussi ont construit, étant enfants, des modèles réduits, des maisons de poupées, des maisons en carton pour leur chat ou une cabane à chien. Et il l'ont toujours, cette passion. Ils sont presque tous arrivés là par hasard, au fil des emplois, des études ou des rencontres... Il n'y a pas d'école de maquettistes au Québec comme il en existe quelques-unes en Europe. Le métier s'apprend «sur le tas» mais demande des qualités indispensables. Ne devient pas maquettiste qui veut! De la patience (beaucoup), de la dextérité et la capacité de lire des plans doublée de la faculté de visualiser des dessins en trois dimensions sont nécessaires à l'exercice de ce métier singulier. Les maquettistes ont fait des études collégiales en architecture, des études universitaires en design; ils sont architecte, designer industriel, menuisier, historien mais, surtout, artisan et maquettiste.

Le modèle réduit

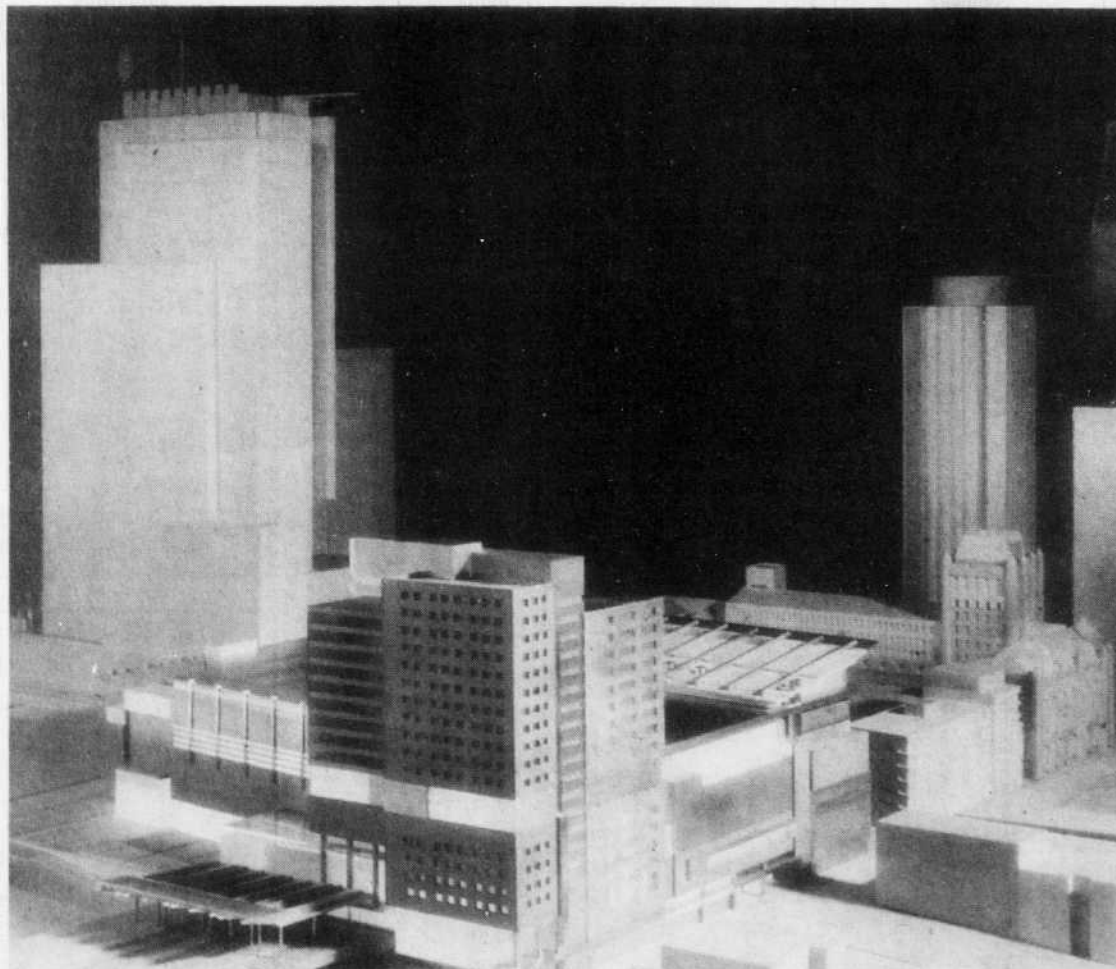
La maquette sert à comprendre, à réfléchir et à décider, à démontrer, à élaborer ou à vendre un projet. Ces représentations idéalisées sont dans tous les cas utilisées comme moyen de communication. Elles permettent de donner une vision complète d'un ensemble complexe qu'il serait impossible de visualiser autrement, sauf peut-être du haut des airs.

Chaque atelier porte sa marque, sa signature, qui le distingue des autres. Ainsi, l'utilisation des matériaux, la technique de superposition des textures, la peinture ou encore l'utilisation d'un matériau unique tel l'acrylique ou le bois différencient les œuvres de chacun des maquettistes. Certains ateliers sont passés maîtres dans l'art du moulage d'éléments architecturaux. Ainsi, cheminées et colonnes sont en résine et tirées d'un moule de silicone coulé à partir d'une pièce maîtresse qui, elle, est faite à la main et minutieusement détaillée. Les arbres sont faits de laine d'acier colorée, de fragments d'arbustes séchés ou achetés tout faits chez les fournisseurs: voilà autant de détails qui distinguent les maquettistes.

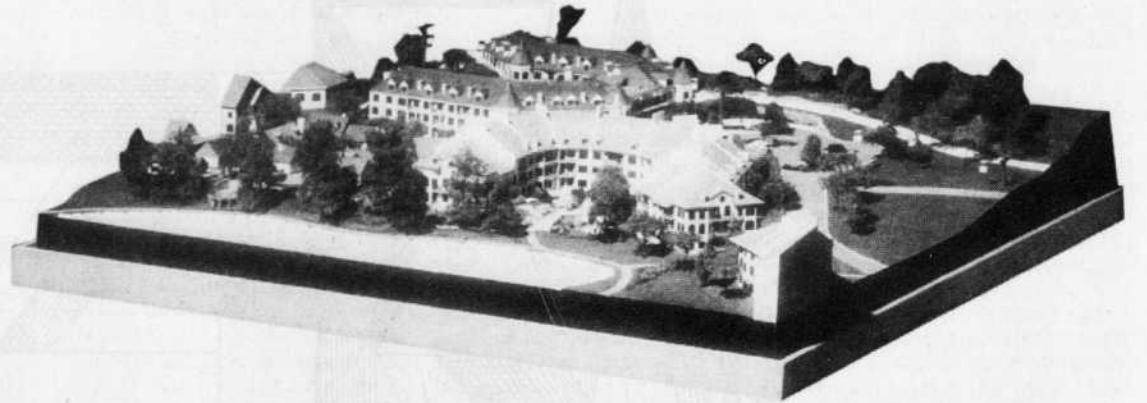
Qu'il s'agisse d'une maquette topographique, de situation environnementale ou d'un contexte urbain, il y aura un maquettiste pour traduire et réaliser l'idée. Qu'elles soient destinées à la formation ou à l'enseignement, au musée, à la télévision ou au cinéma, à la vente ou à la promotion, les maquettes sont toutes des reproductions précises au millimètre près qui servent à la compréhension et à l'illustration du projet.

L'hypermaquette

C'est celle que préfèrent les promoteurs, l'hyper-réalisme plus vrai que nature. Celle où les personnages et les frémissements de l'eau sur la baie vous convainquent que vous voulez vivre dans cette oasis. Presque une photographie, elle est comme ces tableaux trop vrais que l'on veut toucher. Maquettes de projets ou maquettes de maisons individuelles, on trouve de tout, pour tous les goûts.



Maquette d'étude du Centre Molson. Lemay et associés, Lemoyne, Lapointe, Magne, architectes. Maquette de Glaf maquettiste.



Projet Mariot et Kandahar. Mont-Tremblant, Intrawest, 1998. Desmarais, Pilon, Cousineau, Yaghjian, St-Jean, Marchand, architectes. Maquette de Protoconcept.

Les maisons de poupées

Conçues comme des répliques des condos à vendre, ces reproductions d'intérieur sont fabriquées à une échelle où les détails du décor et du mobilier sont bien visibles. Tout y est: le chien, les tentures et les crocus. On a envie d'acheter cet appartement irrésistible que l'on se voit déjà habiter. C'est le marché de la maison de poupées, vêtue de ses plus beaux atours, meubles de designer en sus, harmonieuse et de bon goût.

La maquette de concept

Commandée et recommandée par les architectes «créatifs», la maquette de concept, à l'instar de sa cousine européenne, est plus audacieuse en matériau et en forme. Elle soutient et illustre le concept avec pureté. C'est souvent ce type de maquette qui est obligatoire dans les concours d'architecture; en Europe, on exige qu'elle soit absolument blanche (pour la neutralité) afin de l'insérer dans la maquette de contexte.

Les clients

Deux types de clients commandent des maquettes architecturales: les promoteurs et les professionnels de l'aménagement. Les premiers le font pour prendre des décisions relatives au développement; les seconds, pour présenter leurs projets ou encore

pour mettre à l'épreuve la solution mise en avant.

Les entreprises de développement immobilier veulent voir en trois dimensions l'œuvre commandée à un créateur, comprendre l'ensemble et mettre en valeur leur projet d'investissement. C'est un objet de promotion et de vente fort utile et, par conséquent, fort en demande. Ces gens sont donc prêts à investir des sommes importantes dans le but d'illustrer et de faire valider leur projet. Imaginez: ce sont des centaines, voire plus d'un millier d'heures de travail qui sont nécessaires pour construire les maquettes ici présentées!

Pour les architectes, les maquettes sont partie intégrante du projet; ils se servent de cette vue en trois dimensions pour explorer diverses solutions spatiales au moyen de maquettes de travail. Ces maquettes constituent la représentation de la pensée, la vision de l'architecte et du designer; elles sont un laboratoire géométrique à portée de main qui permet la modification et la découverte de nouvelles solutions.

L'atelier

Les lieux de travail des maquettistes diffèrent, bien entendu, mais ont un certain nombre de points communs. Ils nécessitent de pouvoir disposer d'un grand espace où mener à bien chacune des étapes du processus de création de la maquette.

On retrouve de l'outillage spécialisé comme dans tout «atelier»: banc de scie, ponçuses, tour à bois, tables de découpe, perceuse à colonne et local de peinture. De plus, une multitude des outils de précision, trusquins, micromètres et pointes sèches, se retrouvent aux postes de travail où tout est disposé autour des tables, véritables divisions dont chaque maquettiste est responsable, qui d'un étage, qui d'une étape de fabrication, qui d'un matériau, autant de séquences ou d'opérations dans la conception de ladite maquette.

L'espace regorge de matériaux, du bois à l'acrylique en passant par le papier, le carton et tous les grains de papier émeri. Des tiroirs déversent leur trop-plein de toutes sortes d'accessoires: personnages miniatures, voitures, végétations et textures diverses. Des plans sur les tables et sur les murs, agrandis, découpés, annotés, bourrés de croquis d'assemblage et de dimensions, sont les témoins directs des étapes de création de la maquette.

Magiciens

On ressort de plusieurs de ces ateliers de maquettistes avec un sentiment d'admiration pour ces travailleurs de l'ombre et de la lumière, professionnels s'activant dans les limbes des métiers liés à la pratique de l'architecture.

Pour la plupart, les maquettistes connaissent mieux ce qui se trame dans les bureaux des décideurs, des promoteurs et des créateurs que le journaliste le mieux informé. Ils sont avant tout artisans, des hommes, des femmes de toute provenance, témoins privilégiés des projets d'une société en mutation.

michelepicaard@videotron.ca

Notre prochain rendez-vous: le 14 avril, pour mieux connaître les concepteurs des maquettes virtuelles.

Galerie de l'Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436

Galerie

IDM

Vente de fin de saison

40 % de réduction sur certains articles

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Pour acheter, collectionner ou simplement regarder...

Heures d'ouverture de la Galerie IDM
Tous les jours
de 10 h à 17 h